





*Ugly Ronney*



*ET*



# **UGLY RONNEY 1 et 2**

*Sandra Kiss*

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

### **Avertissements aux lecteurs :**

**Ce livre comporte quelques scènes violentes et érotiques qui peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes, ainsi que des personnes non averties. Âge conseillé : à partir de seize ans.**

Sandra Leclerc Loiret - Tous droits réservés - Copyright © 2021

Dépôt légal : Décembre 2021

ISBN : 9782956963677

Prix : 36,99 euros

Achevé d'imprimer en France

Pour toutes les Ronney de ce monde





# TOME 1 RONNEY



*Illustration pour Ugly Ronney*



## Prologue

*Assises dans la cour de récréation avec mes deux amies, Sophia et Jenyfer, nous dessinions avec des craies sur le sol.*

*— Ronney ? m'interpella soudain une voix derrière moi.*

*Je me levai doucement en prenant soin de remettre les plis de ma jupe à leur place. Emmanuel, un camarade de ma classe de dernière année de primaire se tenait devant moi. Malgré ses oreilles décollées et un visage bouffi, il était le garçon le plus populaire de notre section.*

*— Euh... nous jouons à Action ou Vérité avec les autres, là-bas.*

*Mon regard se porta aussitôt au-dessus de son épaule et se posa sur le groupe, un peu plus loin, qui pouffait de rire sans se cacher.*

*— J'ai choisi Action, continua Emmanuel, hilare. Et je dois te dire que je te trouve très moche !*

*Ces mots violents me giflèrent le visage. Mon cerveau se mit sur pause. Paralysée par la honte, je regardai Emmanuel repartir en direction de sa bande d'amis en sautillant d'un pied sur l'autre. Une graine d'amertume se planta en moi.*

*Je me retrouvai la seconde d'après dans ma salle de cours, vidée de ses lycéens. Le sol sentait l'eau de Javel. Les battements de mon poulx s'affolèrent et je me mis à ranger mes affaires le plus vite possible. Je courus en direction de la porte, au fond de la salle, mais celle-ci était verrouillée. J'entendis leurs pas se rapprocher. Paniquée, je cherchai désespérément des yeux un endroit où me cacher. La porte de devant s'ouvrit pour laisser entrer leurs rires gras à l'intérieur de la pièce. Je m'étais repliée sur moi-même en me cachant le visage avec mes mains.*

*— Non, laissez-moi, laissez-moi.*

*Je me réveillai en sueur de ce cauchemar. C'était toujours le même.*



Je me recroquevillai à l'arrière du van qui roulait à toute allure sur une route semée de gravier, le coude posé dans l'encart de la vitre ouverte. Pourquoi avais-je accepté de les suivre ? *Car tu es tout simplement incapable de dire « non » !* me grogna ma conscience. Je remontai mes lunettes qui glissaient continuellement sur mon nez trop fin. Elle n'avait pas tort. Je venais de fêter mes vingt-cinq ans hier, et rien n'avait changé. Mes cousins prenaient encore un malin plaisir à se moquer de moi, que ce soit dans mon dos ou ouvertement.

— Ronney, tu ne veux toujours pas essayer de tirer sur cette cigarette ?

Louis, au volant, tendait son bras vers le haut afin de me proposer son joint presque fini. Mélissa, assise à côté de moi, repoussa violemment sa main.

— Laisse-la ! Tu sais très bien que Ronney ne supporte pas l'odeur.

— Elle n'aime rien à part Elvis Presley dans son vieux baladeur à cassette, intervint Gabriella, installée à l'avant, côté passager.

Ma cousine, immobile, n'avait pas pris la peine de se retourner pour me regarder. Elle avait prononcé ces paroles sur un ton à la fois calme et méprisant.

— Putain, mais qui se promène encore avec un baladeur à cassette à la ceinture, à notre époque ?

— Notre idiot de cousine ! ricana Gabriella tout en refaisant pour la centième fois sa queue de cheval. Elle est de l'époque des dinosaures cette fille-là.

— Comme son appareil dentaire qu'elle se traîne depuis des années, renchérit Louis.

Je me mordis profondément l'intérieur de la joue et augmentai le volume de mon baladeur afin de ne plus entendre leurs méchancetés ni leurs rires tonitruants qui résonnaient dans l'habitacle. La voix d'Elvis m'aida alors à m'évader. Mélissa ne disait rien, comme d'habitude. C'était la plus gentille de mes nombreuses cousines. Gentille, car elle ne me faisait jamais de remarque méchante ou déplacée. Elle laissait les autres le faire, sans jamais prendre ma défense. Son silence n'était pas moins douloureux.

Au bout de quelques minutes, mon regard se perdit dans le merveilleux paysage sauvage du sud de la Californie. L'air surchauffé de Sheryl Valley était presque étouffant en ce mois de septembre. Mes pensées nostalgiques se mirent à vagabonder jusqu'à venir me torturer de nouveau avec Caleb, l'homme que j'avais aimé durant quelques mois et que j'aimais toujours. La rupture avait été violente et insoutenable, mais encore une fois, j'avais tout gardé pour moi. Je redessinai les traits de son visage au teint blême, presque livide. Son nez allongé, sa bouche, ses yeux verts. Lorsque mon cœur se serra au point de me faire mal, je secouai la tête pour le chasser de mon esprit. *Il t'a quittée, Ronney ! Laisse-le s'en aller.*

Les secousses de la voiture diminuèrent à mesure que le van ralentissait sur le gravier. Je revins doucement à la réalité.

Louis se gara devant une villa que l'on ne distinguait pas à cause de l'immense portail, mais tout le monde connaissait le nom de la propriétaire. Ma respiration se bloqua et un sentiment de panique paralysa tous mes membres. J'enlevai mon casque et balbutiai :

— Non, je ne peux pas. Je ne peux pas.

— Ronney, ne commence pas à faire chier !

Mon regard se posa sur Gabriella qui s'était retournée vers moi en explosant de colère. Elle me fixait d'un air mauvais.

— Nous sommes tous passés par là. Tu as vingt-cinq ans : tu dois te plier à la tradition.

Je déglutis en la suppliant du regard. C'est alors que je sentis la main de Mélissa se poser sur mon épaule.

— Écoute, Ronney. Ce n'est pas bien méchant. Tu as juste à sonner, te présenter et inventer une excuse pour entrer dans la villa des Khan. Tu sais aussi bien que moi qu'on t'enverra bouler dans la seconde. Tu feras alors demi-tour et remonteras dans le van, avec nous.

— Moi, j'ai eu pire comme gage que ça il y a deux ans ! s'exclama Louis, le regard tourné vers l'immense bâtisse. Je ne souhaite à personne de ramasser la bouse d'un éléphant. Quand j'y repense... Merde ! J'en ai encore l'odeur dans les narines.

— Cette famille est réputée comme étant l'une des plus dangereuses du pays. Ce sont, paraît-il, des mafieux. Et s'ils décidaient de me tuer ?

Mon poulx allait exploser dans ma poitrine.

— Bouge-toi ! m'ordonna Gabriella, les traits toujours sévères. Nous n'allons pas dormir ici. J'ai hâte de pouvoir faire autre chose de ma journée, moi.

Mélissa m'encouragea avec un petit sourire réconfortant. Je pris une profonde inspiration avant de sortir de la voiture et de m'avancer d'un pas hésitant vers l'immense portail gris.

Mes doigts s'arrêtèrent à quelques centimètres de l'interphone. Je me retournai vers le véhicule garé un peu plus loin, l'air inquiet. Mélissa, angoissée, me fit un petit signe de tête à travers la vitre tandis que Gabriella levait les yeux au ciel, exaspérée par mon attitude. Je déglutis.

— Allez, Ronney, murmurai-je à moi-même. Juste un petit coup sur cette sonnette. Avec un peu de chance, personne ne répondra un dimanche.

Je comptai jusqu'à trois dans ma tête et enfonçai le bouton, toujours le cœur battant. Les secondes semblèrent durer une éternité dans le lourd silence qui s'installait autour de moi. Les battements de mon cœur ralentirent au fur et à mesure que le temps passait : il n'y avait personne. Soulagée, je tournai les talons pour repartir lorsque soudain, une voix rude et féminine se fit entendre dans l'interphone. Mon sang quitta mon visage et je me mis à bégayer :

— Ronney Jimenez, madame.

— C'est pour quoi ?

Alarmée par la question, je cherchai désespérément de l'aide autour de moi. L'allée était vide et les villas très éloignées les unes des autres. Impossible de repartir en courant dans le van. Mes cousines et Louis me le reprocheraient pendant des mois, voire des années. Ce serait encore une occasion de plus pour se moquer de moi au sein de la famille. En plus d'être « Ronney la moche », je deviendrais « Ronney la trouillarde ». Bon sang ! Je serrai la mâchoire de toutes mes forces.

— Que voulez-vous ? s'agaça la voix à l'autre bout de l'appareil.

— Je viens pour le poste, répondis-je sans réfléchir en espérant que la bonne femme m'envoie balader.

— Quoi ? Un dimanche !

Je l'entendis soupirer derrière le gros boîtier en métal, puis bougonner quelques paroles que je ne compris pas.

— Porte de droite, derrière le patio.

Avant que je ne puisse répondre quoi que ce soit, le portail s'ouvrit lentement, sans bruit. Paniquée, je me retournai vers le van, prête à m'enfuir. Les mains de Gabriella s'agitèrent dans le vide pour me contraindre à rester où j'étais. C'est alors que Louis sortit de la voiture, le doigt pointé vers moi. Il parlait assez fort pour que je l'entende :

— Tu dois faire le gage jusqu'au bout ! Tu n'as le droit à aucun traitement de faveur, Ronney. Nous l'avons tous fait dans la famille.

— J'en ferai un autre, c'est promis. Laissez-moi revenir.

— Non ! Sois courageuse pour une fois.

Qu'est-ce qu'il connaissait du courage, lui ? Furieuse et tourmentée, je n'avais pas d'autre choix que d'aller jusqu'au bout de ma mission, pour que mes tortionnaires me laissent enfin tranquille avec cette stupide tradition du vingt-cinquième anniversaire. Je franchis le portail, la boule au ventre, priant pour que ce cauchemar se termine au plus vite.



Sous le soleil éclatant, l'allée de la villa était verdoyante et l'atmosphère y était paisible. Les pavés, abondamment fleuris, entouraient l'immense demeure qui se dressait devant moi. Celle-ci, tout en pierre et à l'allure ancienne, était lovée dans un drap de verdure et possédait des vignes grimpantes. Sur la gauche, beaucoup plus loin, je devinaï une cuisine ouverte qui donnait sur le parc derrière la villa. J'aurais pu profiter de ce lieu au paysage éblouissant dans d'autres circonstances, mais pour l'heure, je me battais à dénouer les nœuds dans mon ventre.

Je m'engouffrai dans une petite cour sur la droite et découvris le patio au charme méditerranéen traditionnel, avec une fontaine centrale qui apportait beaucoup de fraîcheur à cet endroit. Ce petit salon à ciel ouvert prenait les traits d'une pièce de réception estivale. Après avoir marché sans me presser, je m'arrêtai au milieu de ce lieu et me mis à regarder tout autour de moi, les yeux ébahis par cette architecture tout simplement sublime.

— Vous êtes la jeune femme pour le poste d'assistante ?

Surprise par le son de la voix qui venait de troubler le doux silence de la nature, je sursautai avant de me retourner vers elle, puis bafouillai :

— Oui, mais je peux repasser un autre jour si vous préférez.

Je remontai mes lunettes, puis tortillai mes doigts, mal à l'aise, devant cette gouvernante de petite taille. Ses cheveux blonds tirés en arrière dans un chignon impeccablement coiffé accentuaient son air strict sur son visage oblique. Je priai au fond de moi pour que cette femme me congédie le plus rapidement possible. Elle posa ses yeux sur mon baggy trop grand, puis sur mon tee-shirt informe avant de planter ses yeux clairs perçants dans les miens. Je vis alors dans son regard de la consternation face à mon apparence repoussante. Après une seconde de réflexion, elle hocha la tête avant de déclarer sur un ton sec :

— Autant en finir maintenant ! Je pense que l'entretien avec madame Khan ne sera pas long.

Elle pivota sur elle-même avant de me faire signe de la suivre. Maladroitement, je pressai le pas pour la rejoindre.

— Madame Khan ? Je vais réellement la rencontrer ?

La gouvernante s'arrêta dans le hall avant de se retourner vers moi, puis leva les yeux au ciel.

— Peter a vraiment le chic pour choisir les candidats. Il est logique que vous fassiez l'entretien avec elle, puisque vous allez travailler *pour* elle.

Puis de nouveau, elle m'examina de haut en bas avant de reprendre :

— Enfin... passer l'entretien ne sera pas mal. Madame Khan a déjà vu des dizaines de candidats et, sans vous offenser, vous n'avez pas le profil.

Un soupir de soulagement m'échappa en entendant ces reproches à peine voilés. J'avais hâte de revenir à ma journée normale, dans un monde normal. Face à mon attitude un peu trop réjouie, la gouvernante me regarda avec un air suspicieux. Elle allait ajouter quelque chose quand une voix grave, en provenance du fond du couloir, l'interrompit :

— Miss Abigaëlle, où en êtes-vous ? Camilia s'impatiente.

— Nous arrivons, Pierre. Annoncez, s'il vous plaît, l'arrivée de Ronney Jimenez.

L'employé était parti avant même que j'eus le temps de l'apercevoir.

Les murs sombres et étroits du couloir étaient ornés de portraits de famille qui montaient jusqu'au haut plafond. J'avais la désagréable impression d'être observée. Plusieurs générations me fixaient sur mon passage. Le sol au carrelage noir et blanc rendait cet endroit assez froid. À la fin du long corridor, les portraits de famille étaient plus chaleureux. Je reconnus les filles Khan : Aaliyah, Ghita et Cyliane, véritables stars sur les réseaux sociaux et dans le monde des *people*. Impossible d'ignorer ces prénoms, le pays entier connaissait le moindre de leurs faits et gestes. Elles étaient magnifiques. Le portrait d'Hadriel suivait. Il était le second fils de Camilia. Lui aussi, très en vue et suivi sur la toile. Les publicitaires s'arrachaient son nom. Milliardaire à tout juste vingt-huit ans, il avait fait la Une du magazine *Forbes* cette année. Cette famille était richissime. *Qu'est-ce que je fais ici, moi ?*

Je m'arrêtai subitement sur la dernière photo et plissai mes yeux comme pour mieux observer chaque contour du visage de l'homme qui posait dessus. Il me disait quelque chose, mais je n'étais pas sûre. J'inclinai la tête.

— Est-ce... ?

— Oui, c'est le fils aîné, Yeraz.

La voix de la gouvernante était teintée d'impatience, mais il m'était impossible de détacher mes yeux de ce visage magnétique.

Yeraz était l'aîné de cette fratrie. Très discret, il n'apparaissait jamais dans le tourbillon médiatique dans lequel était plongé le reste de sa famille. Toujours muni de ses grosses lunettes noires, personne ne pouvait le reconnaître en public. C'était la première fois que je le voyais à visage découvert et c'en était presque déstabilisant.

— Miss Jimenez, Camilia Khan est une femme pressée, il ne faut pas la faire attendre.

Abigaëlle fit un petit signe de tête en direction de la porte fermée. Elle parut subitement moins sûre d'elle. Mon poulx s'accéléra de nouveau. La matriarche, qui était surnommée « l'Ogresse » dans tous les journaux, se trouvait juste derrière cette cloison. Je ne pouvais plus revenir en arrière, le cauchemar continuait.

La pièce était chaleureuse, contrairement à l'entrée de la demeure. Les couleurs vives des murs et du tapis complétaient la décoration déjà bien chargée avec encore de nombreuses photos de famille, ainsi que des trophées et des couvertures de magazines. Derrière l'imposant bureau en style ancien se tenait une femme pleine de grâce et à la coupe de cheveux très courte. Son visage ovale, sans aucune ride et parfaitement lisse, ne me permettait pas de lui donner un âge. Ses lunettes rondes étaient placées au bout de son nez



menu et ne paraissaient pas la gêner. Sa robe pâle, au goût impeccable, moulait le haut de sa silhouette parfaite.

Assise au fond de son fauteuil, elle me scrutait avec attention et inspectait en détail chaque millimètre de mon apparence avant d'arrêter son regard sur mon baladeur à cassette, accroché à ma ceinture. Madame Khan se pinça les lèvres, puis ses mains se refermèrent sur ses avant-bras nus. Je semblais l'intriguer.

— Peter a dû oublier d'annuler cette candidate pour le poste d'assistante, intervint la gouvernante avec une voix hésitante. Voulez-vous que...

Sa patronne leva la main pour lui demander de se taire. Pendant qu'elle triait des dossiers, j'observai furtivement la pièce.

— Où est sa fiche ? Je ne la trouve pas dans le dossier de Peter.

Miss Abigaëlle souleva ses épaules, l'air embarrassé, avant de baisser ses yeux et de fixer le sol. Madame Khan soupira avant de déclarer sur un ton calme, mais agacé :

— En plus d'être absent aujourd'hui, Peter se permet de nous envoyer des candidates un dimanche sans aucune fiche ni information sur celle-ci.

Cette dernière me considéra avec un sourire aimable, mais évasif. Elle avait visiblement du mal à comprendre le choix de son assistant. De mon côté, j'avais les mains si moites que je les dissimulais derrière dans mon dos. Je me forçai à respirer calmement même si j'étais sur le point de m'évanouir. Je posai mes yeux sur la grande horloge Rolex accrochée au mur, derrière elle. Les minutes défilaient lentement. J'étais pressée de partir d'ici.

— Je vous en prie, miss Jimenez, asseyez-vous.

*Non ! Ce n'est pas possible.* J'obtempérai à la demande de madame Khan, les traits crispés par la déception. La matriarche jeta un coup d'œil par-dessus mon épaule et j'entendis les pas de la gouvernante quitter discrètement la pièce pour nous laisser seules. La femme d'affaires en face de moi enleva ses lunettes et plongea ses yeux au fond de moi. Je me sentis alors complètement nue. Mal à l'aise, je baissai automatiquement mon regard sur mes mains et serrai mon baggy de toutes mes forces.

— Qui êtes-vous, miss Jimenez ?

Avait-elle deviné la véritable raison de ma présence ici ? Son ton glacial et suspicieux m'arracha un frisson. Je fermai un instant les yeux et attendis que les battements de mon cœur ralentissent. Je les rouvris au bout de quelques secondes et pris une profonde inspiration :

— Qui suis-je ? Euh, une jeune femme normale ou presque. Enfin, je crois.

Je me raclai la gorge et repris en essayant de regarder le plus possible mon interlocutrice qui me fixait toujours avec son regard perçant.

— J'ai eu vingt-cinq ans hier. Pour tout vous dire, je ne connais rien au métier d'assistante.

Mes paroles lui firent soulever un sourcil.

— Comment ça ? Pourquoi voulez-vous ce poste, alors ? Vous comprenez que je ne peux pas laisser n'importe qui entrer chez moi. C'est un travail avec énormément de responsabilités.

— Oui, bien sûr, je comprends. Je pense que c'était une erreur de me présenter ici, aujourd'hui.

Madame Khan sembla décontenancée par mon attitude. Ses doigts se mirent à monter et à descendre nerveusement le long de son cou. La femme d'affaires se leva brutalement de son fauteuil et fixa le plafond pour se ressaisir. Il n'y avait rien pour troubler le silence autour

de nous. De mon côté, j'essayai tant bien que mal de maîtriser les tremblements de ma jambe. À cet instant, j'étais persuadée qu'elle allait me demander de partir. La matriarche fit le tour de son bureau.

— Que faites-vous dans la vie, Ronney ?

*Ronney ?* Elle m'appelait soudain par mon prénom. Était-ce une stratégie pour me tirer les vers du nez ? Jusqu'ici, personne ne s'était encore intéressé à ma vie, à part peut-être Caleb, et encore ! Je n'en étais pas vraiment sûre.

— Le week-end, je suis doubleuse de voix.

— Ça consiste en quoi ?

— Je transforme, ou plutôt, je prête ma voix aux personnages d'animation. Ce sont principalement des dessins animés.

Madame Khan parut à la fois surprise et soulagée d'avoir finalement quelqu'un de normal en face d'elle.

— Vous aimez ?

Drôle de question. Ce que j'aimais avait-il de l'importance ? Je balayai la pièce du regard avant de répondre timidement :

— Oui, ça me permet de m'échapper de mon quotidien. C'est ce que je sais faire de mieux.

Madame Khan hocha lentement la tête. Elle venait de perdre un peu de la raideur qu'elle avait jusqu'à présent. Je ne voyais pas une Ogresse devant moi, bien au contraire. Non, il y avait en cette femme de l'humanité, chose très rare que peu de gens possédaient ici-bas.

— Et la semaine ?

— J'aide mes parents dans un restaurant qui se trouve dans le Bakery District.

Madame Khan hocha de nouveau la tête avec un air désolé. Elle connaissait la mauvaise réputation de ce quartier : pauvre et dangereux.

— Vous avez fait des études ?

— Non.

De nouveau, je me renfermai sur moi-même et baissai mon regard.

— J'ai arrêté le lycée dès ma première année.

— Ronney, je peux vous poser une question ?

*Sérieusement ? Vous ne faites que ça depuis déjà plusieurs minutes !* Je relevai la tête avec difficulté.

— Êtes-vous célibataire ?

Surprise et gênée, je remontai mes lunettes et répondis à voix basse :

— Pour être honnête, je sors d'une relation compliquée. Il m'a quittée et... c'est tout.

— Oui, je comprends.

*Non, vous ne comprenez pas !* Je voulus crier. L'homme que j'aimais m'avait quittée pour ma cousine, il y avait près d'un an, maintenant. Ils vivaient heureux, tandis que moi, c'était à peine si j'arrivais à marcher tellement la douleur était encore vive.

— Oui, vraiment, je comprends, insista cette dernière qui devinait mes pensées.

Je vis à mon tour, au plus profond d'elle, une tristesse absolue.

— Mon mari est mort il y a presque quatre ans, et je n'ai toujours pas fait mon deuil.

Je me rappelais encore la Une des tabloïdes qui nous apprenait l'assassinat de Yanis Khan. Je n'avais plus l'impression d'être là pour un entretien. Cette femme me touchait réellement. Nous étions de deux mondes complètement différents, mais pendant un instant, nous partagions quelques bribes de nos vies.

— Je suis vraiment désolée. C'est une terrible épreuve que vous avez vécue.

Au fond de ses prunelles tristes se reflétaient toutes les nuances de couleurs miel et marron.

— Êtes-vous fille unique ?

— Non, j'ai un frère aîné, Elio, qui vit en ce moment avec mes parents.

— Et vous vivez seule ? En appartement ou dans une maison ?

Sa double question me prit une fois de plus de court.

— En colocation. Il n'y a pas assez de place chez mes parents, et mon frère reçoit de lourds soins à cause de son cancer au poumon.

— Oh.

La femme d'affaires serra ses lèvres et m'adressa un regard compréhensif.

— J'imagine que les frais de santé doivent être astronomiques pour votre famille.

Je répondis avec un léger hochement de tête sans rien ajouter. Ma vie devait sembler bien triste vue de l'extérieur, et elle l'était.

— Vous devriez trouver quelqu'un de plus compétent et de plus disponible pour le poste. Être votre assistante doit sûrement demander beaucoup de temps.

— Et vous n'en avez pas ?

Je secuai vigoureusement la tête. Madame Khan tira sur sa robe pour la remettre en place et croisa de nouveau ses bras sur sa poitrine.

— Je ne recherche pas une assistante pour moi, c'est pour mon fils, Yeraz. C'est pour un contrat de six mois, jusqu'à la date de son trente-et-unième anniversaire.

Un frisson glacial me parcourut le dos.

— Est-ce si difficile de lui en trouver une ?

— Difficile n'est pas le mot, je dirai que c'est... impossible. Mon fils est un homme qui n'a pas toujours de bonnes convictions et il est entouré de mauvaises personnes.

Madame Khan retourna s'asseoir sur son fauteuil et balaya, avec sa main, la mèche devant ses yeux. Son visage s'était de nouveau fermé. Ses traits parfaits se crispèrent.

— Il a besoin d'être bien entouré, continua-t-elle. Surtout en ce moment. Trouver une assistante qui lui tient tête et qui me fait un rapport détaillé chaque fin de semaine est *a priori* introuvable. Soit mon fils finit par coucher avec ses assistantes, soit il s'acharne sur ses employées jusqu'à les pousser à la démission.

— Et les hommes ?

— C'est pire.

Son articulation était parfaite et hérissa les poils de mes bras.

— Madame Khan ? Pourquoi ai-je l'impression que vous me proposez ce poste ?

Elle hésita un instant avant de répondre :

— Les hommes tels que mon fils ne voient malheureusement pas la beauté intérieure des femmes.

Ses paroles ne me contrarièrent pas. Je n'étais pas jolie et acceptais cet état de fait. Il me fallait, à l'heure actuelle, beaucoup plus pour m'atteindre.

— Il ne sera donc pas tenté de vous séduire, Ronney, pour vous instrumenter par la suite. En revanche, il essaiera par de multiples façons de vous pousser à la démission. Il cerne vite les gens et trouve facilement leurs points faibles. Ses remarques sont...

— Je suis habituée aux remarques, madame Khan, et ce, depuis que je suis en âge d'avoir des souvenirs. La méchanceté ? Je vis avec chaque jour. La seule chose que je peux vous assurer, c'est que ce ne sont pas les enfants les plus cruels, car, contrairement à eux, les

adultes le sont avec malveillance. Regardez-moi. À votre avis, qu'est-ce qui peut m'atteindre ? J'ai déjà tout entendu.

Les mains jointes, elle me fixa longuement et m'offrit un visage aussi impénétrable que ses prunelles scintillantes.

— Voulez-vous ce poste ? finit-elle par lâcher d'une voix tranchante.

— Non !

Ma réponse ferme, sans l'once d'une hésitation, me surprit moi-même.

— Je vous laisse vos week-ends pour que vous puissiez continuer à exercer le métier de doubleuse que vous avez l'air d'apprécier.

— C'est gentil, mais...

— Trois semaines de congés payés.

— Madame Khan, avec tout le respect que je vous dois...

— Une assurance de santé.

Je secouai la tête en me battant avec ma conscience.

— Et un salaire mensuel de douze mille dollars pour commencer.

J'ouvris la bouche, mais aucun son n'en sortit. C'était beaucoup d'argent.

— Ronney, pensez à votre frère. Le salaire couvrirait les frais médicaux et le traitement dont il a absolument besoin. Vous pourriez aussi aider vos parents avec les factures du restaurant.

Je remontai mes lunettes.

— Pourquoi moi ? Beaucoup de personnes tueraient pour avoir ce job. Je n'ai aucune compétence dans ce domaine.

— C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui n'est pas intéressé. Mon instinct me dit que vous allez changer les choses.

Madame Khan baissa la tête et rassembla des feuilles éparpillées un peu partout sur son bureau, le visage toujours fermé.

— Vous dégagez une aura que je n'ai encore jamais vue chez personne. Vous êtes sûrement ma dernière chance. Pouvons-nous maintenant parler des modalités, miss Jimenez ?



Le grand portail se referma sans bruit derrière moi. Le soleil, bas dans le ciel, indiquait que la nuit n'allait pas tarder à tomber. Quelle journée ! Bien sûr, le van avait filé sans m'attendre. Je saisis mon casque pour le caler sur mes oreilles, puis mis en route mon baladeur pour entendre la voix d'Elvis Presley. Il était temps de quitter le quartier huppé d'Asylum et de retourner à Bakery District. À défaut de ne pas être en mobylette aujourd'hui, je décidai de commander un Uber.

L'atmosphère du salon était chargée du parfum de Cologne très volatile de ma colocataire. Je laissai le courrier sur la petite table à l'entrée de celui-ci avant de poser mon regard sur Bergamote, bien installée dans le vieux canapé, devant sa série préférée. Ses nombreuses rides creusaient sa petite figure douce toujours bien poudrée. À quatre-vingt-six ans, cette vieille dame avec de beaux cheveux, blancs et bien coiffés, aimait prendre soin d'elle.

— Comment s'est passée ta journée de l'Enfer ? me demanda-t-elle, sentant mon regard sur elle.

Bergamote ne prit pas la peine de détourner les yeux de l'écran, trop absorbée par sa série.

— C'était horrible, mais il s'est passé quelque chose de bizarre. J'ai été embauchée comme assistante personnelle pour le compte d'un riche homme d'affaires.

Il n'y avait qu'un mot important dans cette phrase pour arriver à faire lever les yeux de Bergamote de son émission de télévision.

— Tu as dit « riche » ?

Toujours debout dans la pièce, je remontai mes lunettes puis enfournai mes mains à l'arrière de mon pantalon. Ensuite, je secouai la tête.

— Tu sais ? Le gage qu'on fait faire aux autres dans ma famille, quand ils ont vingt-cinq ans... Eh bien, le mien était de me présenter aux portes d'une villa, à Asylum chez les Khan.

— Les Khan ?

La voix d'Alistair surgit derrière moi. Mon second colocataire apparût, le journal à la main, l'air à la fois effrayé et étonné. Sa silhouette menue, mais robuste, s'arc-boutait sous la pression de ses grandes bretelles qui tenaient son pantalon. Son regard bleu vif donnait à son visage abîmé par le temps, une impression d'austérité. Le plus souvent, il était dans son coin à la table de la cuisine en train de bricoler ou de lire.

— Je commence demain matin. Au début, je ne voulais pas du poste que me proposait madame Khan. J'ai refusé à plusieurs reprises, mais quand elle m'a parlé du salaire de douze mille dollars, je n'ai pas hésité. J'ai vraiment besoin de cet argent.

— Douze mille dollars ! murmura Bergamote qui avait fait complètement abstraction du poste de télévision.

Alistair referma son journal et passa sa main sur son crâne chauve avant d'ajouter :

— Cette famille saoudienne n'a pas bonne réputation, Ronney. Ce sont des mafieux. Ils font partie de la Mitaras Almat.

— Camilia Khan a tout à fait l'air normale. Je peux démissionner à tout moment et puis les journaux racontent beaucoup de choses.

Je me sentais obligée de me justifier face à l'inquiétude qui les habitait subitement.

— Les soins médicaux d'Elio sont exorbitants. Mes parents n'auraient plus besoin de se tuer au travail pour les payer.

Alistair, tracassé par cette nouvelle, partit s'asseoir aux côtés de Bergamote. Il se frotta le menton du doigt et déclara :

— Ça ne changera rien sur le fait que la Rosa Negra en aura toujours après le restaurant de ton père. Il continuera de se faire racketter tous les mois. Que pensera-t-il de ton nouveau travail avec les Khan alors que lui-même est victime d'une mafia puissante dans son quartier ?

Je remontai mes lunettes et me mis à arpenter la petite pièce en réfléchissant. Tout se mélangeait dans ma tête : les remarques blessantes des membres de ma famille, les traits fatigués de mon père, Elio et ses nombreuses chimios... Caleb. Au moment où je m'arrêtai de marcher, une douleur désormais familière se réveilla en moi. J'avais besoin d'autre chose dans ma vie.

— Je ne suis pas obligée de leur dire pour ce nouveau travail. Le studio m'a donné plus d'heures et c'est tout.

Je soulevai mes épaules et continuai :

— Yeraz est un homme d'affaires très discret. Les *paparazzis* n'en ont pas après lui.

— C'est surtout qu'ils en ont la trouille. Et c'est quoi ses affaires à ce Yeraz ?

Bergamote avait haussé le ton sur les derniers mots. Quelqu'un d'autre que moi l'aurait sûrement envoyé balader, mais j'en étais incapable. Je n'étais pas comme ça et toutes ses questions partaient d'une bonne intention : celle de me protéger. Mes deux colocataires saugrenus étaient devenus, avec le temps, des gens importants dans ma vie. Et avec eux, je me sentais normale.

Je passai ma langue sur mes lèvres.

— C'est un entrepreneur. L'aîné des Khan possède le club de nuit « *Le Dream Diamond* » et il est aussi dans le secteur du bâtiment et de l'immobilier.

Mes deux interlocuteurs s'échangèrent un regard lourd de sens, puis Alistair se leva brusquement.

— Ronney, fais juste attention à toi. Nous ne voulons pas que tu te mettes dans une situation dans laquelle tu n'arriveras plus à t'en sortir.

Il baissa les yeux et chercha ses mots. Bergamote se leva à son tour et déclara, le sourire aux lèvres :

— Ali a réparé la pompe à carburant de ta mobylette, tu pourras de nouveau l'utiliser dès demain.

— Merci, ça me sera utile ce week-end pour aller au studio. Madame Khan préfère que j'utilise les services Uber pour mes déplacements, en semaine. Tous les frais seront à sa charge.

Mon colocataire s'éclaircit la voix et claqua dans ses mains pour clore cette discussion.

— Bon, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à célébrer ça ! Tu as trouvé un boulot qui va te rapporter assez pour payer ce fichu loyer. J'espère que tu ne comptes pas nous foutre dehors.

Bergamote se mit à rire franchement avant de s'avancer vers l'entrée du salon.

— Je vais réchauffer les lasagnes et ouvrir une bonne bouteille pour le dîner.

J'allais la suivre dans la cuisine quand Alistair m'attrapa par le bras pour m'attirer au milieu de la pièce.

— Un petit *Twist*, Ronney.

Je me plaignis à voix basse pour le dissuader d'allumer le tourne-disque :

— Non, Ali. Je suis épuisée et je ne danse que le *Rock*, tu le sais bien.

En vain, Alistair sortit un trente-trois tours de sa collection de vinyles et plaça le disque sur la platine. La voix de Chubby Checker résonna alors contre les murs de tout l'appartement.

— Regarde, Ronney. Tout est dans la hanche. Essaie !

Devant la bonne humeur de mon ami et de son déhanché désarticulé, je ne pus cacher plus longtemps mon sourire. Du haut de ses quatre-vingt-deux ans, Alistair était un danseur qui

aimait prendre des risques. Je remontai mes lunettes et me laissai entraîner par le titre « *Let's Twist Again* ». Même si mes pas de danse étaient mal assurés, je prenais plaisir à décompresser enfin de ma folle journée. Bergamote nous rejoignit pour danser elle aussi, avec son tablier rose et sa cuillère en bois à la main.



J'essayai la buée sur le miroir de la salle de bain. Mon reflet affligeant me désespérait. Les yeux noisette qui me fixaient paraissaient trop grands sur mon visage aux cernes violacés. Ils tombaient sur le côté, me donnant toujours un air triste comme les Bulldogs. Mes sourcils, encore jamais épilés, étaient broussailleux. Sur cette partie, je ne pouvais pas utiliser de rasoir et la pince à épiler me rebutait.

Avant de partir me coucher, je défis ma patate-chignon pour libérer ma chevelure noire et épaisse. À l'avant de mon crâne, de petits cheveux qui ressemblaient plus à des poils pubiens qu'à autre chose donnaient toujours l'impression que je venais de me faire électrocuter. Ma mère me demandait souvent de les plaquer en arrière avec du spray fixant ou du gel, mais ça faisait longtemps que je n'écoutais plus ses conseils beauté. Avec cet appareil dentaire en place depuis plus de six ans et mes grosses lunettes à double foyer, l'envie de prendre soin de moi n'était plus à l'ordre du jour. Le maquillage empirait les choses : on pouvait alors me confondre avec un clown ou le Joker dans *Batman*. Extrêmement mince, prendre un kilo relevait du parcours du combattant. Pour échapper aux critiques et aux moqueries de ma famille, je cachais mon apparence derrière de larges tee-shirts et des pantalons baggy.

Je traversai ma chambre, titubant de fatigue, avant de m'écrouler de tout mon long dans mon lit. Ni Louis ni Mélissa ne m'avait rappelée pour prendre de mes nouvelles et savoir ce que j'étais devenue. Pourtant, ils m'avaient vue m'engouffrer dans l'allée de la villa. Pour ne pas laisser entrer le vague à l'âme en moi, je décidai de laisser courir mes pensées afin de retrouver Caleb. Nos réveils ensemble et nos discussions me manquaient. Était-il heureux dans les bras de ma cousine Carolina ? Visiblement, oui. Ce fut avec le cœur encore lourd que je fermai les paupières à cette heure déjà bien avancée de la nuit.

La sonnerie de mon téléphone me réveilla en sursaut. Ma main tâtonna ma table de chevet à la recherche du mobile tandis que l'autre attrapait mes lunettes. Je les mis à toute vitesse sur le nez et jetai un coup d'œil sur l'écran de mon portable : une heure dix du matin ! C'était quoi cette blague ? Je m'empressai de répondre avec une voix pâteuse à ce numéro qui m'était inconnu.

— Oui ?

À l'autre bout du fil, la voix douce et gênée d'une jeune femme répondit :

— Miss Jimenez, je suis Ashley Cooper, votre assistante. Monsieur Khan est au club et il exige votre présence immédiatement.

— Il exige ? balbutiai-je. Je ne comprends rien. Mes nouvelles fonctions ne commencent que demain, lundi.

Embarrassée, la jeune femme insista :

— Miss Jimenez, nous sommes lundi, mais il est très tôt, c'est vrai.

Je passai une main sur mon front et laissai ma tête retomber en arrière sur mon oreiller.

— J'arrive tout de suite, finis-je par lâcher avec un soupir avant de raccrocher.

Je me levai à la hâte en courant aux quatre coins de la pièce pour chercher une tenue convenable. Dans ma commode, j'attrapai un baggy jaune propre que j'accrochai avec une ceinture à la taille afin qu'il ne glisse pas le long de mes hanches. Puis, je saisis un tee-shirt gris et violet dans le panier à linge sale, car les autres n'étaient pas encore secs.

Dans la salle de bain, je me frottai énergiquement les dents en maudissant ce Yeraz et ce bizutage. En effet, je le soupçonnai de commencer déjà sa technique d'intimidation envers moi. *Ronney, il va falloir avoir les nerfs solides*, m'encourageai-je intérieurement. *Ça a l'air d'être un sacré connard, celui-là !* Dans ma vie, j'avais eu affaires à beaucoup de personnes dans son genre : ce n'était pas lui qui réussirait à m'atteindre.

Je jetai ma serviette dans le lavabo avant de me dépêcher d'enfiler mes converses et de sortir en trombe de l'appartement.



Postée devant l'entrée du Dream Diamond dans la nuit encore fraîche, je ne savais pas si je devais composer le numéro de cette Ashley, sonner à la porte ou entrer directement dans le club. Seigneur ! Jamais je n'aurais imaginé me retrouver dans un endroit pareil un jour. Bien que le quartier était branché et sûr, je n'avais aucune envie de rester plantée là. Mon doigt écrasa le bouton de l'interphone et une voix grave et masculine me demanda de m'identifier.

— C'est... je suis l'assistante de monsieur Khan, Ronney Jimenez, essayai-je de prononcer avec une voix assurée, mais celle-ci s'étrangla dans ma gorge.

La porte s'ouvrit sur une entrée à l'ambiance très feutrée, aux murs capitonnés de soie. Des lustres descendaient du plafond tout le long de cette allée à la décoration classe et luxueuse. La musique cognait derrière ces murs sans toutefois être assourdissante.

— Miss Jimenez ? m'interpella une voix au bout du corridor.

Une femme, dont les cheveux blonds et bouclés lui descendaient jusqu'aux épaules, me fit signe de la rejoindre. Les regards silencieux et pleins d'interrogations des agents de sécurité présents me suivaient sur mon passage.

— Bonjour, je suis Ashley Cooper. C'est moi qui vous ai appelée. Je suis désolée de ce dérangement très matinal, mais ce sont les inconvénients de ce métier.

La jeune femme d'une trentaine d'années, perchée sur d'immenses talons aiguilles, se tenait droite devant moi avec plusieurs gros dossiers qu'elle tenait fermement contre sa poitrine. Son tailleur sombre, impeccablement taillé, dessinait sa silhouette mince et élancée. Son teint lumineux et frais à cette heure-ci me surprit. Elle paraissait complètement acclimatée à ce rythme de travail.

— Je n'ai pas encore l'habitude, avouai-je en passant mes mains dans les cheveux pour faire mine de me recoiffer. C'est une urgence ?

Ashley me dévisagea, déroutée, en essayant de dissimuler comme elle le pouvait son malaise vis-à-vis de moi. Elle se retourna et commença à marcher au pas de course. Malgré mes converses à semelle plate, je la suivais avec difficulté. Comment faisait-elle pour déborder autant d'énergie ?

— Aucune urgence. Monsieur Khan souhaitait rencontrer sa nouvelle assistante avant la réunion de neuf heures ce matin, chez lui.

La jeune femme s'arrêta devant les portes d'un ascenseur et appuya à deux reprises sur le bouton d'appel avant de se retourner vers moi. Je remontai mes lunettes et déclarai d'une voix calme, mais peu amène :



— Et ça ne pouvait pas attendre quelques heures ?

Mon assistante souleva les épaules et répondit :

— Il faudra s'habituer à ça avec ce patron. Du lundi au vendredi, vous n'aurez aucun temps de répit.

Arrivées au quatrième étage, Ashley me tendit les dossiers.

— Voici votre planning de la semaine, les comptes rendus des réunions des dix derniers jours, ainsi que les rendez-vous à prendre avec les investisseurs d'ici demain.

J'attrapai les feuilles maladroitement et continuai de suivre Ashley avec une démarche désordonnée.

— Et vous ? En quoi consiste votre boulot ?

— Je suis votre assistante avec Timothy. Nous sommes là pour vous aider dans votre travail sans jamais mettre un œil dans les dossiers confidentiels de monsieur Khan. Seule vous êtes autorisée à avoir une collaboration étroite avec lui.

Je ne comprenais pas en quoi mes deux assistants pouvaient me servir. Deux, c'était beaucoup. Je n'eus pas le temps d'ajouter quoi que ce soit : Ashley s'arrêta devant une porte et ferma ses paupières quelques secondes, avant de souffler un petit coup comme pour se donner du courage. *Bon sang, c'est quoi ça ?* J'ouvris la bouche, mais la refermai aussitôt au moment où elle toqua fermement contre l'entrée. Elle leva la tête au plafond et tira sur sa veste pour la remettre correctement en place, puis entra sans attendre qu'on lui réponde.

Des gardes du corps se tenaient juste derrière la porte. La pièce aux murs gris et à la décoration très peu chargée était vaste avec de larges banquettes en cuir noir. Malgré l'épaisse fumée de cigare, je distinguai au fond une baie vitrée qui surplombait le club et la piste de danse. Le bruit sourd de la musique qui provenait d'en bas arrivait à peine jusqu'à nous. Des hommes d'affaires, assis confortablement sur des banquettes et en pleine discussion, n'eurent pas l'air de remarquer notre présence. Certains s'envoyaient des rails de cocaïne tout en regardant des femmes à moitié nues danser devant eux. Choquée, je détournai les yeux et parcourus l'endroit du regard jusqu'à ce que mes yeux se posent sur un homme posté devant les grandes fenêtres. Il se tenait de dos. Ashley, avec un petit signe de tête, m'invita à la suivre.

— Les présentations doivent être brèves, déclara-t-elle anxieuse à mon oreille avec une voix qui partait dans les aigus. Ne lui posez aucune question. Soyez réactive à ce qu'il demande.

Le regard paniqué de cette dernière ne me rassura pas. Mon cœur se mit à s'emballer et une boule grandissante obstruait ma gorge.



La jeune femme se racla la gorge avant d'interpeller d'une petite voix l'homme au costume noir qui ne prit pas la peine de se retourner.

— Monsieur Khan, voici Ronney Jimenez, votre nouvelle assistante.

Ce dernier agita légèrement son verre avant d'en boire une longue gorgée et de le tendre à Ashley qui s'empressa de le récupérer. Yeraz se retourna doucement et s'adossa contre la baie vitrée, les mains dans les poches. Mon regard se posa d'abord sur ses cheveux brun foncé avec des reflets roux, coupés très courts avec un dégradé à blanc sur les côtés. Une coupe militaire. Je devinai, malgré ses grosses lunettes aux verres opaques, qu'il me détaillait

scrupuleusement de la tête aux pieds. Sa barbe de quelques jours, très bien entretenue, lui donnait une certaine classe et affirmait sa virilité.

— Bonjour, joli endroit.

J'avais prononcé ces mots machinalement, complètement paralysée par la peur. J'esquissai un petit sourire courtois qui ne provoqua aucun effet sur mon interlocuteur. Cet homme ne donnait pas l'impression d'avoir envie de serrer des mains ni d'être embrassé avec une accolade chaleureuse.

— C'est donc vous que ma mère a choisi pour le salut de mon âme.

La rudesse de sa voix se voulait blessante. Mal à l'aise, je remontai mes lunettes et osai demander à demi-mot :

— Maintenant que les présentations sont faites, puis-je retourner chez moi ?

Ashley changea brusquement de visage, choquée par ma question. Les joues rouges, écarlates, elle paraissait au bord du malaise.

— Monsieur Khan, intervint mon assistante.

Elle fut sommée de se taire. Yeraz baissa sa main dans le vide, puis se tourna vers un de ses gardes du corps à la carrure colossale et prononça quelques mots en arabe. L'homme obtempéra immédiatement, attrapa son téléphone dans sa poche et sortit, sûrement dans l'optique de passer un coup de fil.

— Miss Cooper, vous pouvez disposer. Je vais rentrer avec miss Jimenez.

Son ton hostile n'annonçait rien de bon. Je blêmis et manquai subitement d'oxygène. Je ne voulais pas rester avec cet homme. Tous mes sens étaient en alerte. J'aurais voulu courir, m'enfuir, mais j'avais l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds. Jamais je n'avais détesté aussi vite une personne. *Pense à Elio*, me murmura une voix à l'intérieur de moi. *C'est pour lui, pour tes parents, et pour le restaurant*. Je déglutis et suppliai Ashley du regard de rester avec moi. L'homme qui était parti quelques instants plus tôt revint dans la pièce avec une perceuse à la main, accompagné d'un homme menu et barbu. Ces deux protagonistes installèrent des bâches de chantier sur les murs du fond, puis le colosse amena une chaise sur la bâche qui recouvrait aussi le sol. Autour de nous, personne ne prêtait attention à ce remue-ménage. Comme si faire des travaux à cette heure-ci de la nuit était normal.

— Je vais conduire miss Jimenez à votre véhicule, monsieur Khan.

Ce dernier hocha la tête pour donner son accord à la jeune femme. Mon assistante agrippa mon bras pour me faire sortir d'ici le plus vite possible. La porte s'ouvrit avant que l'on puisse franchir le seuil. Un cri d'effroi s'échappa de moi. Un homme au visage tuméfié était traîné de force à l'intérieur de la pièce par deux autres costauds. Tétanisée, je me collai contre le mur. Impossible de bouger. La scène qui se déroulait sous mes yeux était insoutenable. J'avais le cœur au bord des lèvres et manquai de m'évanouir. L'homme blessé suppliait Yeraz en sanglots de le laisser partir.

— Où sont passés les dix millions de dollars ? demanda Yeraz d'une voix placide.

Il s'approcha du pauvre type d'un pas nonchalant.

— Je vous jure que je ne sais pas. S'il vous plaît. Je peux tout arranger. Pitié.

Yeraz réfléchit un instant avant de montrer la chaise à ses deux hommes.

— Je ne veux aucune tache.

Les hommes obtempérèrent. Yeraz repartit observer la foule qui dansait et festoyait en bas, dans son club. Ashley me tira le plus fort possible pour me sortir de là. En état de choc, je titubai jusque dans le couloir.

— Que vont-ils lui faire ? Qu'est-ce qui va lui arriver ?

— Ce sont leurs affaires, miss Jimenez. Nous ne sommes que des employés. Nous ne voyons rien, nous n'entendons rien.

Le bruit de la perceuse se fit entendre à travers la porte, suivi de cris abominables. Je mis mes mains sur les oreilles.

— La police. Il faut appeler la police.

J'étais dépassée, hystérique. Ashley se posta devant moi et posa une main sur mon épaule.

— Nous sommes à Sheryl Valley. C'est la police qui obéit à la mafia, ici. Vous le savez autant que moi. Maintenant, nous devons y aller !

— Ashley, ne me laissez pas, je vous en supplie.

Mon assistante ouvrit la porte coulissante de l'impressionnant van aux vitres teintées.

— Monsieur Khan est un homme ingérable et paranoïaque. N'espérez pas le voir rire un jour, n'espérez rien de lui. Ronney, vous devrez être courageuse. Je ne pense pas que vous ayez les épaules pour ce boulot, d'ailleurs, personne ne les a. Tenez le coup le plus longtemps possible en vous préservant. C'est une affaire de six mois.

La jeune femme, consciente que j'étais complètement terrorisée, essayait de me rassurer tant bien que mal, mais ce fut l'effet inverse qui se produisit.

— Combien y en a-t-il eu avant moi ?

Mon assistante se pinça les lèvres et soupira.

— Miss Jimenez...

— Ronney. Appelez-moi Ronney, comme vous venez de le faire à l'instant.

— Beaucoup. Je ne peux pas vous dire.

— Vous avez tenu, vous. Comment ?

— Je suis l'assistante de son assistante. Je n'ai quasiment aucun contact avec lui, contrairement à vous.

Ashley s'arrêta de parler et balaya le parking des yeux avant de reprendre :

— Vous devez monter à l'intérieur du van, Ronney. Ne faites pas de vague et adressez-lui la parole seulement quand il vous la donnera. Tout se passera bien si vous faites ce que je vous dis.

Elle posa sa main sur mon épaule et m'adressa un petit sourire. Mon physique disgracieux ne semblait plus la déranger. À cet instant, je lui accordai bizarrement toute ma sympathie. J'espérais ne pas me tromper.



Yeraz donnait les dernières directives à son équipe. Assise sur la banquette en cuir, à l'arrière du véhicule, je fermai les yeux et me massai les tempes, sentant le mal de crâne arriver. Ce fut le bruit de la porte qui me fit rouvrir les paupières. Cet homme, d'une perfection irréaliste, tiré dans son costume à quatre épingles, était là, en face de moi. Il avait ôté ses lunettes. Je remarquai alors sa grosse chevalière qui représentait une tête de mort, signe d'appartenance à la Mitaras Almat. Je tressaillis à peine, mais Yeraz perçut ce mouvement infime. Le coin de sa lèvre se retroussa légèrement. Quelque chose d'inquiétant passa dans son regard d'un noir intense, profond. Il n'y avait personne d'autre que nous à l'intérieur du van, mis à part le chauffeur qui ne semblait pas prêter attention à nous.

Assis en face de moi, le jeune homme me fixait comme s'il essayait de déchiffrer une énigme impossible à résoudre. Au premier abord, il fallait avouer que tout en imposait dans sa personne : sa stature, son charisme. Les manches de sa chemise un peu remontée laissaient apparaître des avant-bras musclés aux veines saillantes et l'on pouvait deviner les contours de la musculature de son torse. *Caleb est loin d'être bâti ainsi*, pensai-je presque troublée. Je regrettai aussitôt de planter à nouveau mes yeux dans les siens. Yeraz me toisait de son regard le plus noir.

— Alors, quel est le plan de ma mère cette fois-ci pour que j'accepte de lui remettre les clefs du royaume de mon père ?

Je remontai mes lunettes et me tortillai d'une fesse sur l'autre. Je n'arrivais pas à m'enlever de la tête l'image très amochée de l'homme que j'avais croisé au club. Ça me revenait à coups de flashes.

— Il n'y a peut-être aucun plan. Une mère reste une mère, vous savez.

J'avais prononcé ces mots d'une voix basse, mais sincère. Yeraz émit un soupir puis un éclat de rire silencieux. Il détacha ses yeux sombres des miens et regarda à travers la vitre. Le véhicule longeait Jalen Avenue à toute vitesse.

— Vous ne la connaissez pas. Elle contrôle tout de la vie de mon frère et de mes sœurs. Manageuse et mère, cela ne va pas ensemble.

Il semblait être plein de rancune à son égard. Je plissai les yeux derrière mes verres à doubles foyers et essayai de prendre un peu plus d'assurance, mais ma voix restait hésitante.

— Vos assistantes ne restent jamais longtemps. Pourquoi ?

Yeraz revint planter son regard ténébreux dans le mien et ma maîtrise de moi-même s'envola en une seconde. Le coin de sa bouche se releva en un étrange sourire, tandis que l'ombre des lumières de la ville dansait sur son visage en se mêlant à l'obscurité de la nuit.

— Il y a une clause dans le contrat, à la dernière page. L'avez-vous lue, miss Jimenez ?

Sa voix basse aux intonations séduisantes provoqua en moi sans le vouloir un effet d'étourdissement.

— Non, non pas encore, monsieur Khan. Je dois voir le contrat en fin de semaine, vendredi.

Yeraz se cala au fond de la banquette. Il semblait prendre plaisir à m'intimider. C'était sans nul doute le genre de personne habitué à tout posséder et contrôler en hypnotisant son auditoire avec son charme naturel.

— Mes assistantes ont *toutes* outrepassé la première et la deuxième clause du contrat.

— Quelles sont-elles ?

— Vous le découvrirez assez tôt, miss Jimenez. Mais avec vous, il sera impossible de dépasser les règles du jeu. Ma mère a tout prévu !

— Et pour vos assistants ? Pourquoi ont-ils démissionné ? Est-ce pour la même raison que les femmes ?

Yeraz émit un petit rire mauvais avant de reprendre son sérieux.

— Non ! Nous avons tous des choses à cacher, des secrets inavoués. J'aime fouiller dans la vie des personnes qui m'entourent et qui me conseillent dans mon travail. Je dépoussière les cadavres de leur placard et me sers d'eux pour les renvoyer à la moindre erreur. La médiocrité m'exaspère.

Ses dernières paroles coururent dans mes veines. Je sentais bien, à son ton, qu'elles étaient pour moi. Le mot *médiocre* était pourtant le mot le plus gentil que l'on avait prononcé pour me définir, mais ça, monsieur Khan l'ignorait. Pour me blesser, il m'en fallait davantage.

— Les gens que j'ai en face de moi sont souvent mal à l'aise, continua-t-il. Je lis de l'admiration dans leurs yeux, de la peur, de l'envie ou même la certaine fascination que je leur inspire, mais vous, c'est différent. Vous n'êtes habitée par aucun de ces sentiments. Ce que je vois, c'est du mépris, voire même un dégoût intense à mon égard.

Ses iris me fixaient désormais avec une hostilité évidente. Les flashes me revinrent en rafale.

— Vous vous trompez. Jamais... non ! Je ne me permettrais pas un instant de vous...

— De me juger ?

Désarçonnée, je bafouillai comme un bébé. Yeraz paraissait lire en moi comme dans un livre ouvert.

— Je n'envie personne dans ma vie, c'est vrai. Chacun suit son chemin. Je veux juste faire mon travail et ne cherche rien en retour, monsieur Khan.

— Je doute que vous puissiez le faire sans motivation. Il y a forcément quelque chose qui vous habite.

— C'est exact, le coupai-je sans le vouloir. J'ai mes motivations personnelles.

Soudain suspicieux, Yeraz plissa les yeux, puis allait ouvrir la bouche quand son chauffeur l'interrompit :

— Vous êtes arrivé, monsieur.

Quelques secondes d'un lourd silence s'installèrent dans l'habitable. Yeraz cherchait toujours l'énigme à résoudre au plus profond de moi. Sa mâchoire se crispa. Au moment où je crus mon heure arrivée, la porte du van s'ouvrit pour libérer ce fauve en proie à ses démons intérieurs. Je me redressai un peu rapidement et trébuchai maladroitement sur lui. Les mains du jeune homme se refermèrent sur mes poignets avec une poigne d'acier et il me repoussa brutalement sur la banquette.

— Ne me touchez plus jamais !

Yeraz sortit du véhicule. Les membres tremblants, je secouai la tête pour remettre mes idées en place tout en respirant profondément. J'étais soulagée de ne plus me trouver en face de cet homme que je trouvais à la fois mystérieux, détestable et complexe. Je n'avais jamais ressenti une atmosphère aussi polaire avec quelqu'un d'autre. Nous n'avions été, durant tout le trajet, à même pas un mètre de distance l'un de l'autre et pourtant, cet espace qui me séparait de lui m'avait paru infini.



Subjuguée, je restai plantée au milieu du hall d'entrée spacieux de ce manoir à l'aspect de château médiéval. Un immense escalier en ivoire, à double volée, desservait l'étage. Cet endroit plein de poésie et de grandeur me captiva.

— Miss Jimenez ?

La voix lointaine de Yeraz me ramena soudainement à l'instant présent.

Dans le salon richement agencé de meubles d'époque raffinés qui s'ouvrait sur une immense terrasse dans le jardin, monsieur Khan se servait un verre de scotch. Il regardait sur l'écran de télévision les derniers chiffres de la bourse, ainsi que le fil d'actualité des informations.

— Ashley vous a-t-elle donné le planning de mes rendez-vous ?

— Oui, je l'ai avec moi.

— Annulez-les tous et recasez-les dans la semaine.

Je parcourus l'agenda des yeux en vitesse.

— Mais, vous n'avez que très peu de disponibilités cette semaine. Vos journées sont surchargées. Il n'y a même pas...

Je relevai la tête en entendant les pas du jeune homme venir vers moi. Sa démarche ordonnée et assurée semblait se retenir pour ne pas me sauter à la gorge.

— Vous croyez que j'ai du temps à perdre ? Vous me servez à quoi si vous n'êtes pas capable de faire ce que je vous demande ? Ne m'embêtez plus avec vos analyses stupides !

La rudesse dans sa voix se voulait menaçante. La lenteur mesurée de celle-ci était teintée d'une tranquillité inquiétante. Un rictus arrogant se dessina au coin de ses lèvres. Je blêmis et restai interdite devant lui en battant des paupières, à défaut de ne pas savoir quoi faire à cet instant. Cet homme me fichait la trouille et si rien ne m'avait retenue, j'aurais déguerpi sur-le-champ sans ne jamais plus donner signe de vie. Je posai mon regard sur le verre de scotch. N'était-il pas trop tôt pour commencer à boire ? Ou trop tard ? Tout dépendait de la façon de voir les choses. Yeraz était-il un homme alcoolique en plus d'être dangereux ?

— Ça m'aide pour arriver à vous regarder et à vous tolérer auprès de moi.

Il avait deviné mes pensées avec une telle facilité que j'en restais interloquée. Yeraz tourna les talons pour aller s'asseoir dans le canapé d'angle, en face de la cheminée moderne qui longeait tout le mur. Elle détonnait sur ce décor mélangeant ancien et nouveau.

— Installez-vous dans le salon d'à côté. Je vous ai assez vue. Envoyez les mails. Après, nous partirons à San Diego. J'ai... quelque chose à régler là-bas.

Sa tête retomba lourdement en arrière, puis il ferma les paupières, exténué lui aussi. Je compris que le sujet était clos et que je ne devais pas me risquer à lui poser une seule question. Pourtant, j'en avais des milliers en tête.

Dans la pièce voisine, les murs de couleur bleu nuit donnaient une douce teinte à cet endroit épuré et bien rangé. À travers les fenêtres, je distinguai au loin une somptueuse piscine qui se dressait au milieu d'une végétation luxuriante au cadre digne des contes des mille et une nuits.

— Ronney ?

Plongée dans mes pensées, je n'avais pas entendu Ashley entrer.

— Dieu merci ! m'exclamai-je soulagée.

Elle avait le blanc des yeux jaunâtre et les traits fatigués. Je l'avais tirée de son sommeil quelques instants plus tôt pour lui faire part de mon désarroi. Bien qu'épuisée, elle était d'une beauté parfaite sans aucune fausse note dans sa tenue.

— Ashley, je suis tellement désolée, mais Yeraz ne veut absolument rien savoir ni comprendre que ce qu'il me demande est tout bonnement impossible.

Mon assistante posa son Mac sur la table ainsi que son sac à main en cuir d'une marque de luxe et me lança un regard désapprobateur.

— Vous ne devez rien demander à monsieur Khan. Faites juste ce qu'il vous demande, ce qui inclut : lui décrocher la lune s'il vous la demandait !

— Mais la vie est faite de limites, de...

— Pas pour les gens comme lui ! Timothy et moi sommes là pour vous aider dans vos fonctions. C'est ensemble que nous devons trouver des solutions.

Je m'installai autour de la table et pris ma tête entre mes mains.

— Je n'y arriverai jamais.

— Vous n’avez pas le choix, Ronney. Vous venez d’entrer dans un monde où les requins se feront une joie de faire de vous leur festin.

La jeune femme tapota sur son ordinateur, puis tourna l’écran dans ma direction.

— C’est le planning de cette semaine de monsieur Khan. Êtes-vous prête pour le casse-tête chinois ?

Je hochai la tête en soupirant. Ashley s’équipa d’une feuille et d’un crayon puis nous commençâmes à déplacer et replacer les dizaines de rendez-vous sur l’agenda de Yeraz. Heureusement qu’Ashley était là. Je me sentais vraiment minable à ses côtés. Pourquoi n’était-ce pas elle qui était à ce poste, à ma place ? En effet, elle semblait se débrouiller comme un chef.

Un parfait silence se fit dans ma tête. Après plusieurs heures sur le planning et un tas de courriels envoyé, nous avons enfin terminé de plancher là-dessus.

— Monsieur Khan vous a-t-il expliqué en quoi résultait le programme de la journée ?

— Il m’a fait part d’un rendez-vous important, au sud.

— Rien d’autre ?

— Non et malheureusement, je doute que vous puissiez venir avec moi.

— Exact ! Vous serez seule avec lui, mais ça ira.

Ashley tenta de sourire comme si tout allait bien dans le meilleur des mondes, pourtant je sentais bien qu’elle ne pensait pas ce qu’elle disait.

— Bon, nous avons un peu de temps avant qu’il se réveille. Monsieur Khan est quelqu’un qui dort très peu. La nuit, il est au club. Il rentre ensuite se reposer trois heures, puis enchaîne les réunions avec les promoteurs, les partenaires commerciaux, les investisseurs et bien d’autres personnes importantes. En début d’après-midi, il a son cours de Krav-Maga avec un prof personnel. Monsieur Khan consulte ensuite ses mails dans son bureau, passe des coups de fil, gère des dossiers, puis repart en rendez-vous jusqu’à tard dans la soirée avant de rejoindre de nouveau le club.

*L’endroit où il torture les gens.* Je frémis de peur rien qu’en repensant à la scène de cette nuit. Mon assistante sortit une tablette numérique de son sac et me la présenta. Elle fit défiler de nombreuses photos des filles Khan.

— Je vais vous présenter la famille. Vous allez devoir retenir toutes les informations que je vais vous dire. Elle, c’est Aaliyah, elle a vingt-trois ans. Ce n’est pas la plus riche des trois. La célébrité la pèse et se plaint sans cesse de son statut. Elle a une fille de quatre ans, Jalen. Le père n’est pas présent dans sa vie. Son rôle de mère passe avant *tout*. Elle est très gentille, très simple et très écolo !

Concentrée sur les paroles d’Ashley, je hochai la tête pour lui montrer que je suivais bien. Pour l’instant, je n’avais pas besoin de prendre de notes, la description était simple.

— Aaliyah est souvent prise en grippe par ses deux autres sœurs qui jugent qu’elle manque d’ambition. Ghita est la seconde, elle a votre âge. C’est elle, la tête pensante des trois.

Cette révélation ne me surprit pas. Ghita faisait de nombreuses apparitions publiques et participait à beaucoup plus de shows télévisés que ses sœurs. Sa ligne de vêtements et de cosmétiques se vendait très bien.

— Ghita est une femme très intelligente, continua Ashley. Nous ne savons jamais ce qu’elle pense. Elle n’est pas méchante, mais très exigeante dans son travail et dans celui des

autres. Elle gère parfaitement sa communication. Rien, *jamais* rien, n'est laissé au hasard avec Ghita.

Mon assistante pointa ensuite la troisième du doigt.

— Cyliane, vingt ans, la cadette de la famille. La petite protégée de ses deux frères. Elle a sa chaîne You Tube...

— *Paranormal Life* ! Elle aime les univers paranormaux. Je regarde de temps en temps.

— Sa chaîne compte des millions d'abonnés. C'est une des personnalités les plus suivies au monde. Elle traque les fantômes, les esprits, tout ça. Je vous avoue que ça a le don d'agacer Camilia, qui est la manageuse de ses trois filles. Elle pensait que ce ne serait qu'une passade pour Cyliane, mais il n'en est rien. Même si son train de vie est décalé comparé à ses deux autres sœurs, elle gère son quotidien d'une main de maître. Sa réussite dépasse les frontières. Du haut de ses vingt ans, Cyliane a créé un empire et son nom est devenu une marque mondiale.

Ashley éteignit la tablette et commença à rassembler toutes les feuilles étalées sur la table. De mon côté, j'essayai fiévreusement de retenir toutes ces informations.

— Et Hadriel ?

Elle s'arrêta net et jeta un regard en direction de la porte fermée. Son ton changea subitement. La voix plus dure, elle ajouta :

— Il n'est pas méchant, mais il n'est pas charmant non plus. Il faut éviter de réunir les deux frères dans la même pièce.

Je me levai pour l'aider à ranger tout notre travail de ces dernières heures.

— Lui et Yeraz ne s'entendent pas ? me hasardai-je.

— On peut dire ça. Leur relation est très compliquée depuis...

Ashley n'eut pas le temps de finir sa phrase : Yeraz entra dans le bureau, les mains occupées à fermer ses boutons de manchettes. Il s'était changé et portait encore un costume foncé. Le jeune homme tenait sa paire de lunettes entre ses dents. Mon assistante baissa immédiatement les yeux, priant sûrement pour qu'il n'ait rien entendu de notre conversation.

— Appelez Isaac. Nous partons.

Sans une attention ni une seule parole pour Ashley, il mit sur son nez ses larges lunettes et tourna les talons. J'allais ouvrir la bouche pour lui poser une question, mais mon assistante secoua vigoureusement la tête pour que je me taise. Quand il disparût de la pièce, elle se précipita vers moi.

— Ronney, aucune question ! Vous allez finir par me faire perdre mon boulot à force de ne pas écouter ce que je vous dis.

— Mais, Isaac, qui est-ce ? Comment veut-il que je l'appelle s'il ne me dit pas de qui il s'agit ?

Je chuchotai pour être sûre de ne pas être entendue.

— C'est le chauffeur. Tenez, prenez la tablette. Dedans, il y a toutes les photos des gens qui font partie de la vie de monsieur Khan, ainsi que ses collaborateurs les plus proches.

Je pris l'appareil et le rangeai dans mon gros sac à bandoulière. En relevant la tête, je crus voir une lueur d'exaspération dans le regard d'Ashley.

— Qu'y a-t-il ?

— Votre tee-shirt, il est taché. Vous devez vous changer.

*Mince !* Je n'avais pas vu la tache de pistache. Je plaquai la sangle de mon sac dessus et déclarai, gênée :



— Je n'en ai pas d'autres. Cette nuit, quand je suis sortie de chez moi, je n'avais pas prévu que ma journée se déroulerait ainsi.

Ashley ferma les yeux et passa ses mains dans ses cheveux en soupirant profondément. Quand elle les rouvrit, elle se mit à fouiller dans son sac à main pour en sortir un joli débardeur blanc avec un gros nœud sur le devant.

— Non, je ne peux pas mettre ça, bafouillai-je.

— Je pense que vous n'avez pas le choix. On ne sort pas avec monsieur Khan dans un état pareil.

Mes mains tiraient sur le bas de ce haut trop moulant, trop court, trop tout.

— Vous avez un joli décolleté.

Ashley regretta aussitôt ses paroles et se pinça les lèvres en redoutant ma réaction.

— Je ne suis pas à l'aise. À vrai dire, je n'ai jamais porté une tenue pareille avant aujourd'hui.

— C'est juste pour quelques heures. Il vous va très bien.

Mon assistante essayait de me rassurer comme elle pouvait. Elle me tendit ensuite un téléphone.

— Sa batterie est pleine, vous ne tomberez pas en panne dans la journée. J'ai créé une adresse mail et inscrit le numéro de Yeraz dans le répertoire. Seuls lui et vos assistants sont autorisés à vous contacter dessus. Il est géolocalisé. Veuillez toujours à l'avoir sur vous.

Je hochai la tête, toujours surprise par l'efficacité de la jeune femme. Comment faisait-elle ? Soudain, une voix fluette, mais autoritaire, se fit entendre de l'autre côté des portes du bureau.

— Où est-elle ? Miss Jimenez ?

Un homme d'une cinquantaine d'années au crâne partiellement dégarni et de petite taille entra dans la pièce tel un ouragan. Son visage ovale au teint bronzé laissait paraître une certaine froideur. Visiblement en colère, il fronçait ses sourcils broussailleux en accent circonflexe.

— Peter ? s'étonna Ashley avec de gros yeux.

Ce prénom me disait vaguement quelque chose. Camilia l'avait prononcé lors de notre entretien. C'était son assistant. Peter s'occupait des candidatures pour ce poste d'assistant. Mon sang quitta mon visage et je m'appuyai contre la table pour ne pas m'effondrer. Il venait pour moi.

— Cooper, laissez-nous !

Ashley obtempéra et disparut à toute vitesse sans rien dire. Ce Peter semblait avoir tous pouvoirs. La présence de monsieur Khan dans les lieux ne le dérangeait pas. Il se mit à marcher autour de moi, les yeux plissés par la colère. Sa veste à carreau et son pantalon en velours contrastaient sur le style très raffiné des Khan.

— Alors, c'est vous la personne que j'aurais soi-disant recommandée ? Vous êtes une usurpatrice !

Son mépris vis-à-vis de moi me désarçonna. J'aurais voulu disparaître à cet instant. L'homme continua de tourner autour de moi, tel un lion autour de sa proie.

— Je vous assure, j'ai refusé à plusieurs reprises cette proposition.

Peter s'arrêta juste en face de moi. Ses petits yeux marron me transpercèrent.

— Pourtant vous êtes ici. J'ai mis au service de Yeraz Khan une jeune femme qui ne connaît rien à ce métier, rien à ce monde et qui se moque royalement des codes de la beauté et de la mode.

Je répondis d'une voix faible :

— Je doute que la beauté et mon style vestimentaire puissent avoir un impact sur le quotidien de monsieur Khan.

L'homme recula son visage, surpris par mes mots. Il me ricana au nez avec mépris.

— Si, miss Jimenez. Et vous allez vous en rendre compte bien assez tôt. La seule chose qui me ravit, c'est que les goûts de monsieur Khan en matière de femmes sont d'un niveau très supérieur à vous. Vous, au moins, vous ne passerez pas sous le bureau !

Peter tourna les talons, satisfait des fléchettes qu'il venait de me lancer. J'étais heureuse d'apprendre que je n'étais pas au goût de monsieur Khan. Le contraire m'aurait étonnée, voire même effrayée. J'espérai ne pas être confrontée à un défilé de subalternes tel que lui toute la journée. Avant de franchir la porte, il se retourna et me lança sur un ton mauvais :

— Démissionnez, Jimenez. Vous rendrez service à tout le monde et surtout à vous-même.



Yeraz me rejoignit à l'arrière de la berline quelques minutes plus tard. Deux hommes qui l'accompagnaient montèrent dans une autre voiture, devant nous. Heureusement, ce véhicule ne possédait pas de banquettes l'une en face de l'autre. Il ne pouvait donc pas m'observer comme la dernière fois. Je ne savais pas s'il avait remarqué mon nouveau haut, si c'était le cas, il ne fit aucune remarque là-dessus et je l'en remerciai.

— Chez Saleh, ordonna-t-il à son chauffeur.

Il tourna son visage vers sa fenêtre et s'adressa à moi d'une voix froide :

— J'ai reçu le nouveau planning que vous m'avez fait parvenir par mail. Il n'y a aucun rendez-vous pour samedi.

J'émis quelques sons inintelligibles pour finir par :

— Je ne suis pas disponible le week-end.

Yeraz tourna la tête vers moi. Ses jolis traits étaient d'une impassibilité glaciale et déroutante.

— Vous avez des avantages que peu de monde autour de moi arrive à obtenir, miss Jimenez. Vous avez de la chance de pouvoir vous reposer.

Je voulus riposter, mais ma nature profonde prit le dessus. *Me reposer ?* J'accumulais les petits boulots depuis l'âge de seize ans et ma seule distraction était le studio d'enregistrement les week-ends. De plus, ce travail me demandait beaucoup d'efforts. *Me reposer ?* Je le maudis de me juger ainsi, juste parce que je n'étais pas à sa disposition. Cet homme arrivait à me mettre dans un état émotionnel comme je ne l'avais jamais été. J'aurais préféré encore être en compagnie de mes cousins ou écouter les réflexions incessantes de ma mère sur ma personne, plutôt que d'être assise à ses côtés en ce moment même.

Je serrai la mâchoire et décidai de faire abstraction de Yeraz tout le long du trajet. La tablette d'Ashley allait m'aider. Je me concentrai sur mon travail pour enregistrer en mémoire tous les visages et les fonctions des personnes qui étaient répertoriés à l'intérieur.

J'étais heureuse d'arriver enfin à destination. Ce trajet aux côtés de Yeraz m'avait paru durer une éternité. La grande bâtisse ancienne au milieu de cette nature sauvage paraissait sortir tout droit d'un film romantique d'Hollywood. Les deux hommes en costumes noirs nous suivaient de près. Il n'y eut aucune présentation, mais je reconnus les deux colosses que j'avais vus en photo quelques minutes plus tôt dans la tablette d'Ashley. Miguel avait les yeux noirs, le visage étroit et allongé avec des arcades sourcilières proéminentes, tandis que Fares, lui, était légèrement plus mince, le nez en bec d'aigle. Son visage carré recouvert d'une mince barbe renvoyait une certaine rudesse. Contrairement à Miguel, Fares avait les cheveux longs et attachés en arrière dans une queue de cheval.

Nous fûmes reçus tous les quatre par un jeune maître de maison à l'allure impeccable et doté d'un très bon sens de l'accueil. Son uniforme élégant, mais discret, renvoyait l'image d'une propreté et d'une bonne tenue de ce lieu exceptionnel. Jamais de ma vie je n'avais vu autant de domesticité à l'intérieur d'une maison.

Yeraz semblait bien connaître cet endroit. Il venait d'enlever ses lunettes de soleil et suivait le jeune homme avec une démarche ordonnée et assurée, sans même jeter un regard autour de lui. En haut de l'escalier, au premier étage, le maître d'hôtel se retourna vers nous pour vérifier si nous le suivions toujours avant de nous escorter à destination.

Les voix masculines cessèrent subitement quand nous entrâmes dans le salon privé après que son majordome nous eut annoncés. Mal à l'aise, j'aurais voulu qu'ils se volatilisent tous à cet instant précis. Le lieu pimpant, sans aucune fenêtre, était équipé de nombreux fauteuils placés devant un immense bureau. Derrière celui-ci, un homme en âge d'être à la retraite, trapu et à l'air antipathique, fumait son cigare sans détacher son regard sombre de nous. Ses cheveux de couleur poivre et sel plaqués avec une raie sur le côté lui donnaient un air sévère et froid.

— Bonjour Hamza. Voici mon assistante, Ronney Jimenez.

L'homme me salua d'un signe de tête, mais ne se leva pas pour nous accueillir. Sa main indiqua deux sièges libres à sa gauche, près de son bureau. Traverser la salle aux murs de couleur cinabre, sous le regard appuyé et hostile de ces hommes plus intimidants les uns que les autres relevait d'une véritable torture que je m'infligeai à moi-même. J'imaginai le choc que je devais produire sur ces gens avec ma tenue négligée, mes converses abîmées et mes cheveux affreusement coiffés.

Yeraz attendit que je sois bien installée dans mon fauteuil avant de s'asseoir à mes côtés. Au moins, il lui restait quelques bonnes manières. Hamza m'examina de la tête aux pieds avant de déclarer d'une voix sourde et rocailleuse :

— Nous avons un problème sur le complexe « les Baléares ». La construction prend du retard. Nous avons énormément investi dans ce projet. J'ai envoyé Asad à Chicago afin qu'il...

Hamza s'arrêta subitement et tourna sa tête vers moi. Je levai mon stylo de mon bloc-notes en attendant la suite, mais le regard lourd et sévère de l'homme en face de moi me glaça le sang. Yeraz poursuivit :

— Les fruits et les légumes, c'est meilleur quand c'est de saison, nous le savons tous.

— Je préfère ne pas les mélanger dans le même panier. Certains pourrissent trop vite.

Je compris que les deux hommes parlaient en langage codé. Ainsi, je ne pourrais rien transmettre à Camilia sur les affaires de son fils. Derrière nous, des hommes prirent le relais en continuant avec les produits frais du marché et de la ferme.

En sortant de la pièce, je crus que ma tête allait exploser. Ça faisait des heures que nous étions enfermés dans ce bureau et je n'avais pas compris un seul mot de ce qui s'était dit durant toute la réunion. Dans le couloir, les discussions continuaient entre ces hommes d'affaires. Miguel et Fares restaient plus loin, en retrait avec les autres gardes du corps. Je regardai ma montre. Il était une heure de l'après-midi.

Yeraz était à l'écart. Il ne décolérait pas. Son désaccord avec Hamza quelques instants plus tôt l'avait plongé dans de sombres pensées. Le maître de maison qui déambulait entre les convives lui proposa un verre de whisky qu'il accepta sans hésiter. Je pris une grande inspiration avant de m'approcher de lui.

— Monsieur Khan ? Allons-nous rester ici encore longtemps ?

Le jeune homme fourragea dans ses cheveux avec rage avant de me répondre avec une nuance d'impatience dans la voix :

— Oui, miss Jimenez. Pourquoi ? Vous avez mieux à faire ?

Mes joues se teintèrent de rose. Son autorité impressionnante me déstabilisa. Je cherchai au plus profond de moi les dernières miettes de courage qu'il me restait.

— Je n'ai pas dormi de la nuit et rien avalé depuis ce matin. Monsieur Khan, je suis au bord du malaise.

Yeraz regarda au-dessus de mon épaule et, avec un petit geste vif de la main, appela le maître de maison.

— Un siège et un repas pour mon assistante.

Le domestique obtempéra immédiatement.

— Merci, soufflai-je à mon bourreau, reconnaissante qu'il ne me laisse pas mourir de faim.

Yeraz siffla son verre et son regard se brouilla de nouveau.

Dans le couloir, de petits groupes s'étaient formés, mais personne ne vint se joindre à nous. Ces hommes plus ou moins vieux semblaient craindre Yeraz et son humeur facilement changeante. Je remarquai, en mangeant ma salade copieuse, qu'ils portaient tous la même chevalière au doigt. Cette tête de mort était sans aucun doute leur signe de ralliement.

— Miss Jimenez, regardez les derniers chiffres de la bourse et plus particulièrement celui du groupe « *Fidutive* ». Comparez-les à ceux de la semaine dernière.

Je posai ma salade sur mes genoux et m'exécutai aussitôt pendant qu'il s'activait sur son téléphone tout en grognant entre ses dents :

— Peut-être que j'arriverai enfin à lui faire entendre raison avec ça !

Un petit rire forcé s'échappa de moi. Je repris immédiatement mon sérieux et me mis à tapoter sur la tablette d'Ashley, tout en évitant soigneusement de relever ma tête vers mon interlocuteur.

— La situation vous fait sourire à ce que je vois.

— Non, monsieur.

— Il y a une chose que je déteste par-dessus tout, miss Jimenez. La désobéissance et l'insolence.

*Ça en fait deux.* Je préférerai garder cette remarque pour moi, en constatant le sang-froid que Yeraz essayait de retenir. Je me confondis en excuses pour apaiser la situation.

— Ce n'est pas pour vous, monsieur Khan. Je ne voulais pas. C'est juste que vous trouvez une situation compliquée qui, pour moi, n'en est pas une.

Bon Dieu, pourquoi avais-je balancé ça ? J'aurais dû me taire et laisser passer l'orage. Maintenant, ses yeux noirs me fusillaient. Il était à ce moment-là d'une beauté terrifiante. Je me mis à regarder tout autour de moi. À part ce grand couloir, il n'y avait nulle échappatoire en vue. Yeraz, toujours debout à côté de moi, ferma les yeux en se pinçant l'arête du nez.

— Vous n'avez pas compris un seul mot de cette réunion, mais vous pensez être capable de résoudre un problème qui vous dépasserait si vous aviez toutes les informations à votre disposition.

— Parfois, il suffit d'examiner la personne qui se trouve en face de nous pour la comprendre. La gestuelle permet d'en apprendre beaucoup plus sur elle que le discours qu'elle peut avoir.

— Une de vos théories ?

Son ton plein de mépris me gifla le visage. Je baissai les yeux sur ma tablette et ajoutai, à mi-voix :

— Monsieur Saleh est un homme avec un esprit d'enfant. Il suit son instinct avant tout. Si vous voulez qu'il vous écoute, soyez le dernier à quitter la pièce.

Je repris le travail de recherches que Yeraz m'avait demandé. Le poids de son regard sur moi pesait des tonnes. Bizarrement, il n'ajouta rien.

La pause dura encore quelques minutes, puis il fallut retourner dans le bureau discuter de poireaux, d'aubergines et d'œufs dans les paniers.



Le soleil commençait déjà à décliner dans le ciel. Postée en haut des marches de l'entrée, j'observai le mimosa au fond de la cour. La réunion m'avait semblé durer une éternité. J'avais retranscrit sur mon cahier tous les noms de code sous forme de symboles afin d'essayer de déchiffrer le thème de la discussion d'aujourd'hui. Camilia voulait un rapport complet. Je ne me voyais pas lui donner une feuille blanche en lui disant que je n'avais absolument rien compris de ce qui s'était dit lors de cette rencontre entre monsieur Saleh et ses disciples. La sonnerie de mon téléphone me tira de mes pensées. Au plus profond de moi, j'espérai que c'était Caleb. Un sentiment de déception m'envahit lorsque je vis la photo de ma mère s'afficher à l'écran.

— Bonjour, maman.

— Ma chérie, ça va ? Nous n'avons pas eu de tes nouvelles depuis que tu es partie de ta fête d'anniversaire, hier.

Je me pinçai les lèvres et me creusai la tête pour trouver une excuse qui pourrait me resservir plus tard. Il était hors de question que je lui dise que j'étais en ce moment même chez un certain Hamza Saleh avec un Khan.

— Hum, c'est vrai, je suis désolée. Je suis au studio. La chef de projet m'a annoncé que l'équipe aurait besoin de moi à temps plein pour quelques mois afin de terminer la saison commandée de *Minnie la petite souris*.

— C'est fantastique !

Ma mère était enthousiaste face à cette nouvelle. De mon côté, cette façon de lui mentir me mit mal à l'aise, mais il me semblait plus intéressant de lui présenter les choses ainsi, plutôt que de lui révéler la vérité.

— Et le salaire ?

J'essayai de prendre le ton le plus enjoué possible.

— Ils me proposent un salaire très confortable. Je pourrai vous aider pour les frais médicaux et le traitement d'Elio, mais le mauvais côté, c'est que je serai moins disponible pour le restaurant.

— Ne t'en fais pas pour ça. Nous sommes heureux pour toi. Tu aimes tellement ce travail. Je vais appeler tes tantes pour leur faire part de cette bonne nouvelle. Je vais pouvoir me vanter de quelque chose, moi aussi.

Je fis une petite grimace avant de déclarer :

— Je passerai vous voir cette semaine. Embrasse papa et Elio pour moi.

Je raccrochai rapidement puis fermai les paupières.

— Une brebis au milieu des loups.

La voix derrière moi me fit sursauter. Les tempes battantes, je me retournai vers celle-ci et vis un homme à peine plus vieux que moi, à la tenue impeccable et sûrement hors de prix, venir à ma rencontre.

— Les assistantes de Yeraz me donnent toujours cette impression. Je suis Lucas, l'avocat de la famille Khan.

Le jeune homme aux prunelles d'un vert profond me regardait de toute sa hauteur. Ses cheveux épais, coiffés de façon désordonnée, et sa grosse barbe, renvoyaient une image sauvage qui me faisait penser à celle d'un Viking. Nous restâmes ainsi à nous regarder quelques secondes. Je ne bougeai plus, je ne respirai plus, jusqu'à ce qu'un courant d'air frais me surprenne.

— Je suis Ronney Jimenez. J'attends monsieur Khan qui s'entretient en ce moment même avec monsieur Saleh.

— Il a donc écouté votre conseil.

Je levai un sourcil en l'interrogeant du regard.

— Dans le couloir, je n'étais pas loin de vous. J'ai entendu votre conversation avec Yeraz. Il a enfin une assistante compétente qui lui prodigue de bons conseils.

Je remontai mes lunettes, embarrassée par ce compliment. À l'avenir, je devrais être plus discrète. Mes yeux se posèrent sur son tatouage, derrière son oreille. Les numéros dans la bouche du serpent me firent comprendre que ce Lucas devait lui aussi appartenir à un clan.

— Ces réunions sont-elles fréquentes ?

L'homme m'adressa un regard curieux de côté puis répondit :

— Oui. Les Saleh travaillent en étroite collaboration avec les Khan. Les rencontres sont donc souvent nécessaires. Préparez-vous à de longues nuits blanches.

Était-il sérieux ou sarcastique ? À son ton, c'était impossible à deviner.

— Et tous ces gardes du corps à l'intérieur de la maison ? Est-ce vraiment indispensable ?

Après m'avoir considérée quelques instants, le regard de Lucas se posa sur le bloc-notes que je tenais contre moi. Il fronça les sourcils et déclara avec une voix qui avait perdu toute spontanéité :

— Toutes les personnalités importantes, influentes et connues ont un garde du corps dans ce pays. C'est plus souvent une question d'image. Vous êtes à ce poste depuis quand ?

— Aujourd'hui. C'est pour une durée de six mois.

Le jeune homme retrouva son demi-sourire du début.

— Personne ne reste à ce poste autant de temps, miss Jimenez. Vous finirez par partir avant, comme les autres. Yeraz n'est pas quelqu'un qui garde ses employés très longtemps auprès de lui.

Je l'observai attentivement et constatai qu'il ne mentait pas. J'eus soudain du mal à avaler ma salive.

— Ces notes que vous tenez... c'est pour quoi ?

— Des rébus !

Ma boutade l'amusa. Un sourire lui prit toute la figure et, pour la première fois de la journée, j'arrivai à rire, consciente que ma réponse n'était pas crédible une seule seconde. Nous entendîmes alors la porte s'ouvrir brusquement. Nos regards se tournèrent vers l'entrée de la maison et nous vîmes Yeraz apparaître avec une prestance quasi aérienne, comme irréelle, avec ses lunettes noires sur le nez. Miguel et Fares le suivaient de près. Il passa devant nous sans s'arrêter en prenant soin de saluer Lucas sur son passage. Celui-ci murmura quelques mots inaudibles en réponse à son bonjour, puis me regarda en opinant la tête, l'air navré, avant d'entrer à l'intérieur de la demeure.

En bas des marches, Isaac, debout à côté de la portière, attendait que je rejoigne son boss. À ce moment, la peur revint m'envahir jusqu'à effacer tout le reste. Je soupirai. Il fallait tenir six mois. Six mois à ses côtés. Ça serait sûrement les mois les plus longs de toute ma vie !



Les secousses de la berline sur les graviers me réveillèrent. Malgré la poussière qui entourait le véhicule, je reconnus l'allée. Nous étions rentrés à Asylum. Je me tournai vers Yeraz qui consultait son MacBook tout en prenant des notes.

— Je dois assister demain soir à la huitième représentation des *Entrepreneurs Student*. J'aurai besoin d'une tenue pour l'occasion.

Il ne prit pas la peine de lever les yeux de l'écran de son ordinateur. La voiture s'arrêta.

— Pour la tenue, il me faudrait votre taille, ainsi que...

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase que Yeraz était déjà sorti du véhicule. Je compris qu'il ne comptait pas m'aider. Ashley m'avait pourtant prévenue à plusieurs reprises : je ne devais poser aucune question.

Les gardes du corps attendirent que j'entre dans la luxueuse demeure pour fermer les portes derrière moi. Je fus surprise d'être accueillie par un homme blond, plutôt élancé au visage détendu et souriant. Son pantalon en cuir et son haut ultra moulant me firent lever un sourcil.

— Bonjour, miss Jimenez, je suis Timothy, votre assistant.

Sa bonne humeur communicative raviva mon moral. J'étais heureuse de rencontrer des gens différents de Yeraz. D'ailleurs, où était-il passé celui-là ?

— Comment se passe votre journée ? me demanda mon assistant visiblement soucieux de mon bien-être.

— Pour être franche, je rêve d'un café et d'un bon bain.

— Pour le bain malheureusement ça ne sera pas possible, mais pour le café, suivez-moi.

Timothy partit en direction de la cuisine. Je levai les yeux et remerciai le ciel de l'avoir mis sur mon chemin.

La cuisine était deux fois plus grande que mon appartement lui-même et équipée d'une profusion d'appareils électroniques. L'odeur âcre de l'eau de Javel me souleva le cœur et me ramena à mes mauvais souvenirs. Je remontai mes lunettes et m'appuyai sur l'îlot central, là où Timothy préparait mon café.

— Ça fait longtemps que vous travaillez pour monsieur Khan ? me hasardai-je.

— Dieu merci, je ne travaille pas pour lui. Je suis au service de ses assistants depuis plus de huit ans et Ashley, trois.

Il me tendit ma tasse avec toujours ce grand sourire. Je regardai autour de moi pour être sûre que nous étions seuls.

— Je ne sais pas si je m'habituerai à avoir des assistants. Je ne suis pas du genre à donner des ordres.

Timothy s'appuya sur ses avant-bras et me dévisagea avec une intensité redoublée.

— Vous êtes différente de toutes les personnes que nous avons pu voir jusqu'à présent.

— Je veux bien vous croire, répondis-je dans un murmure avant de prendre une petite gorgée de ma boisson chaude.

Le jeune homme se redressa et contempla sa montre.

— Ashley devrait bientôt être là. La journée est loin d'être finie.

Je fronçai les sourcils et secouai la tête.

— Ma boîte mail est déjà pleine à craquer. Monsieur Khan m'a donné une tonne d'instructions en plus de la tenue à lui prendre pour la représentation de demain soir.

— Savez-vous quel genre de représentation ?

Je fis une légère grimace avant de répondre :

— Je n'ai même pas eu le temps de prononcer deux mots qu'il avait déjà disparu de mon champ de vision.

Un sourire apparut au coin des lèvres de mon assistant.

— Désolé, ma question était stupide. Ashley devrait mieux s'en sortir que moi avec les costumes de monsieur Khan. Elle s'en occupera. Bon, maintenant je vais vous montrer vos quartiers qui sont à l'étage.

— Mes quartiers ?

La suite était incroyablement lumineuse avec sa grande terrasse ouverte sur le parc. Différents tons d'ocre dominaient les pièces, renvoyant une image propice à la détente. Difficile de se sentir à l'étroit dans cet appartement privé. Dressing, bureau, salle de bain et autres nombreux détails étaient pensés pour satisfaire et optimiser la productivité des employés de monsieur Khan.

— C'est là que vous habitez la semaine ? demandai-je en contemplant la hauteur du plafond.

— Non, cette suite n'appartient qu'à vous. Monsieur Khan souhaite que son assistante soit disponible à toute heure du jour et de la nuit.

Je posai mon sac sur un fauteuil et pris l'air le plus dégagé que possible en avançant avec un maximum de prudence :

— Ça ne sera pas possible. J'ai déjà un endroit où dormir et je ne peux pas laisser tomber Alistair et Bergamote.



Le jeune homme, surpris, m'interrogea du regard.

— Ce sont mes colocataires.

— C'est votre choix, mais je doute que monsieur Khan soit d'accord avec cette décision.

— J'ai déjà tout vu avec Camilia, Yeraz devra...

La voix d'Ashley m'interrompit. Elle entra dans la pièce les bras chargés de classeurs et d'enveloppes qui menaçaient de s'écraser sur le sol. Je courus à sa rencontre pour l'aider.

— Je suis passée récupérer les invitations pour la grande réception de Thanksgiving. Les filles Khan et Camilia ont validé tous les noms ce matin.

— Oh non, gémit Timothy. Dis-moi que les plans de tables sont déjà faits.

Ashley posa le reste des fournitures sur le bureau en décrochant un regard de travers à son interlocuteur, qui fit mine de sangloter en se jetant au sol sur les genoux. Mon assistante leva les yeux au ciel avant de se tourner vers moi :

— OK, Ronney. Quel est le reste du programme de la journée ?

Je sortis mon téléphone de ma poche et consultai les mails de Yeraz avant de répondre :

— Timothy et moi pouvons commencer à nous occuper des envois des invitations pour la réception et vous, vous pourriez vous occuper de cette liste de courses.

Je tendis mon téléphone à Ashley qui se mit à parcourir la longue liste, l'air sérieux.

— Très bien, transférez-la-moi. En revanche, pour tout ce qui concerne le pressing et... euh... le dernier article, c'est de votre ressort. La mention *privée* à côté indique que seule l'assistante de monsieur Khan peut se charger de cette course.

En lisant l'expression gênée sur le visage d'Ashley, je repris le téléphone dans les mains pour voir de quoi elle parlait.

— Douze chemises, quatorze pantalons, vestes. Récupérer le dossier KB-13 chez Alfonso. Deux boîtes de préservatifs « *Condomz* ».

Je m'arrêtai subitement et me raclai la gorge.

— Yeraz ne peut pas s'occuper de sa boîte de, enfin de... tout seul ?

— Vous le voyez entrer dans une pharmacie et demander ce genre de truc ? me répondit Timothy, les bras croisés.

— Non, pas du tout. Je ne le vois même pas avec une femme, pour tout vous avouer. Yeraz paraît si insociable et froid.

Mes joues se mirent à me brûler. Je secouai la tête afin de chasser l'image de cet homme dans les bras d'une femme. Le rire léger de Timothy vint détendre l'atmosphère. Il frappa dans ses mains en déclarant :

— Qui sait ? Peut-être que sa froideur pourrait bien cacher des passions insoupçonnées ? Aïe !

La petite claque d'Ashley derrière son crâne le fit revenir à la réalité.

— Je me charge de la première partie de courses. N'hésitez pas à me joindre sur mon téléphone en cas de besoin.

Mon assistante attrapa son sac et disparut à toute vitesse de la pièce, toujours perchée sur ses talons aiguilles.

— Cette fille est géniale, soufflai-je. Je ne comprends pas pourquoi elle n'est pas à ma place.

Le regard rivé sur l'entrée, j'entendis à peine les mots de Timothy :

— À cause de la règle numéro deux !

Le reste de la journée fila à toute vitesse. Timothy et moi étions assis par terre, noyés au milieu des cartons d'invitations qui attendaient d'être mis sous enveloppe.

— La famille Wilson ?

Je pris une seconde pour réfléchir avant de répondre à mon assistant :

— Sophia et Aaron, mariés depuis trente-six ans et ont deux jumelles : Angèle et Jacqueline.

— Famille Al Jasser ?

— Famille recomposée. Monsieur Gavin Al Jasser s'est remarié trois fois. Il a eu, avec sa dernière épouse Madeline, un garçon, ce qui lui fait sept enfants au total.

— Bravo, Ronney ! Beau travail. Vous êtes prête à entrer dans le grand monde.

Je m'arrêtai de découper les cartons.

— Ce monde-là ne m'intéresse pas. Il m'effraie en vérité.

Je fixai Timothy et osai enfin lui poser la question qui me brûlait les lèvres depuis le début de la journée :

— Vous connaissez les Khan depuis pas mal d'années. Ils ont une dangereuse réputation dans le pays. On dit même qu'ils font partie de la Mitaras Almwat. J'ai vu la chevalière de Yeraz.

Le regard du jeune homme s'assombrit. Il détourna ses yeux des miens et continua son travail avec des gestes plus secs.

— Cette famille traîne une légende noire à cause de son passé. Bien sûr qu'ils ont eu des liens avec la mafia, mais c'était il y a fort longtemps. Ça remonte à quelques générations déjà. Camilia fait tout pour laver son nom.

— Yeraz est toujours dans le monde des affaires, je veux dire que ses missions restent très opaques. Il a torturé un homme avec une perceuse. Je ne l'ai pas vu, j'ai entendu, mais c'était horrible. Si l'ombre de la mafia ne plane plus sur cette famille, alors pourquoi Camilia engage-t-elle quelqu'un pour surveiller ses occupations ? Il y a beaucoup de choses qui me laissent penser que...

— Ronney, laissez tomber !

Surprise du changement de comportement de Timothy, je hochai la tête mécaniquement avant de remonter mes lunettes. Il me semblait superflu d'exprimer une opinion quelconque de plus sur ce sujet. Le jeune homme ferma les yeux quelques secondes, puis reprit sa respiration.

— Je suis désolé. Les gens racontent tout et n'importe quoi sur cette famille. Elle a ses défauts comme tout le monde, mais elle est tout à fait respectable.

Je remontai mes lunettes et déclarai avec un certain embarras :

— Oui, je veux bien vous croire. Mon but n'était pas de ternir sa réputation. Je vais aller m'occuper de cette liste de courses avant que tout ne soit fermé.

— Je m'occupe des derniers cartons d'invitations. Nous pourrions commencer les plans de tables demain ?

— C'est parfait.

Je sortis de la suite en sachant que je ne tirerais plus rien de Timothy aujourd'hui.



Il faisait doux en ce début de soirée, même si le vent soufflait fort sur le parking du restaurant. Je restai là un petit moment, à regarder l'établissement de loin. Toutes les lumières

à l'intérieur étaient allumées et ça grouillait de monde. C'était une bonne adresse pour la population de Sheryl Valley. Le restaurant marchait bien et attirait au passage des investisseurs dont mon père avait toujours refusé chaque proposition, mais aussi la mafia espagnole, la Rosa Negra, installée dans ce quartier pauvre. Le gros John était à la tête de cette organisation.

Je marchai sur des jambes qui ne me tenaient presque plus debout jusqu'au fond du restaurant, là où se tenait mon père, derrière le grand comptoir. Toute la décoration venait principalement du Costa Rica. Le client pouvait ainsi avoir l'impression de s'évader, le temps d'un bon repas avec le buffet à volonté.

— Ronney ! Je suis heureux de te voir. Viens par ici.

Mon cœur s'allégea en voyant la joie inonder le visage de mon père, éclairant ses yeux bruns luisants. À peine âgé de cinquante ans, il paraissait n'en avoir que quarante. Mon regard se posa sur ses cheveux sombres et épais, superbes, rejetés puissamment en arrière. Il me tenait ouvert le battant de la porte afin que je le rejoigne. Au loin, des mains de fidèles clients me saluaient, contents de me voir aussi. Ma mère, quant à elle, s'activait à ravitailler le buffet qui se vidait à toute vitesse. De là où j'étais, je ne distinguai que sa longue chevelure noire qui coulait le long de sa nuque et venait s'écraser au milieu de son dos.

— Alors, comment se passe le travail ?

Tout en me parlant, mon père s'occupait de préparer les cocktails. Machinalement, je lui apportai mon aide et lui tendis les tranches d'ananas.

— J'ai juste envie de pleurer de fatigue. Le restaurant, à côté, c'est beaucoup moins usant. Plus jamais je ne me plaindrai.

Mon père me jeta un regard inquiet à la dérobé.

— Vraiment ? Tu dois faire attention. La santé avant tout ! Écoute, si c'est pour l'argent que tu t'inquiètes, il ne faut pas. Nous nous sommes toujours débrouillés jusqu'à présent.

Sa main pressa mon bras. Après un court silence, il ajouta :

— Tu dois faire ta vie. C'est important.

Je m'efforçai de garder le moral devant lui. Mon mutisme ne le surprit guère. Je n'étais pas du genre à m'étaler sur mes sentiments ni sur les détails de mon existence. Je me dirigeai vers l'entrée de la cuisine et de nombreux souvenirs surgirent dans ma mémoire. De beaux moments de lorsque j'étais petite. J'aimais essuyer la vaisselle, ici, avec ma mère. À cette époque, la maladie de mon frère n'avait pas encore frappé à la porte de nos vies.

— Elio dort déjà ?

Je me retournai vers mon père et attendis sa réponse.

— Non, je ne pense pas. Monte le voir, ça lui fera plaisir.

Les meubles de la chambre n'avaient pas bougé depuis mon départ. Le vieux tissu jaunâtre sur le mur commençait à se détacher à certains endroits. D'ici, je pouvais entendre les bruits et les voix me parvenir du restaurant. La chambre, comme toutes les pièces sommaires de l'étage, n'était quasiment pas isolée, mais dans le Bakery District c'était courant. Les logements de ce quartier étaient réputés pour la plupart insalubres du fait de sa pauvreté. Celui que je partageais avec Bergamote et Alistair ne dérogeait pas à la règle.

— Que fais-tu près de la fenêtre ? Tu contemples les étoiles ?

Mon frère apparut dans la pièce, un bonnet sur la tête. Les cernes violacés autour de ses yeux montraient à quel point il était épuisé par ses séances de chimiothérapie qu'il devait désormais enchaîner. Malheureusement, la radiothérapie n'avait pas eu l'effet escompté sur lui. Mon cœur se serra.

— Oui, tu sais comment est ta pauvre sœur : une éternelle rêveuse. J'aime faire des vœux et croire qu'ils se réaliseront un jour.

Un sourire arriva à peine à illuminer son visage blême. Il s'assit sur son lit pour économiser ses forces.

— Tu sais ? Quand je serai là-haut, je les réaliserai, moi, tes vœux.

À mon air, il comprit qu'il avait mal choisi ses mots. Je plaquai ma main contre ma bouche pour étouffer mes sanglots et me retournai vers la fenêtre.

— Ne dis pas ça, murmurai-je, la voix chevrotante.

— Ronney, je suis désolé. Les parents et toi mettez tellement d'espoirs dans ma guérison que vous en oubliez le plus important.

— Qu'est-ce qui est plus important que ça ?

Ma voix me parut soudain extrêmement sèche.

— Mais vivre ! C'est ça que vous devez faire. Va explorer le monde, Ronney. Construis-toi des projets. Trouve l'amour.

Je haussai les épaules et secouai la tête avant de tirer la chaise qui se trouvait près du bureau sur ma droite pour m'asseoir face à Elio.

— Papa ne t'a rien dit ? Red Channel envisage de m'employer à plein temps. C'est pour un gros projet avec beaucoup d'argent à la clef. Nous pourrons enfin payer les frais de ton traitement.

Elio leva les yeux au ciel, respira à grands coups avant de me fixer longuement avec un air sévère.

— C'est hors de question que tu acceptes quoi que ce soit juste pour mon traitement. Ronney, tu es de ces gens rares pour qui l'argent demeure sans saveur. C'est une de tes nombreuses qualités. Ne change pas ça, s'il te plaît.

Je répondis juste de la tête afin de ne rien lui promettre ni lui mentir davantage. Il se tut quelques secondes, puis changea de sujet :

— Il y a la cousinade dimanche après-midi, chez tante Maria. Tu n'as pas oublié ?

Un petit grognement s'échappa de ma gorge et je fis une grimace en mettant mes deux mains sur les yeux.

— Non, je n'ai pas oublié. Je déteste toutes ces cousinades avec la famille. Il y aura Caleb avec Carolina.

— Caleb est un imbécile ! C'est lui qui a perdu au change. Si j'avais assez de force, je lui écraserais sa jolie petite gueule contre le mur.

— Les sentiments, ça ne se contrôle pas. Les choses qui doivent arriver arrivent. Je ne lui jette pas la pierre, ni à lui ni à Carolina. Samedi, j'ai mon rendez-vous chez l'orthodontiste.

— Cette camée est un escroc. Combien lui as-tu donné depuis toutes ces années ? Elle invente toujours une excuse pour ne pas t'enlever cet appareil dentaire.

Je contemplai ma montre et remontai mes lunettes avant de me lever difficilement de ma chaise pour aller embrasser mon frère. Il était temps pour moi de rentrer.

— Je lui demanderai quand elle compte me le retirer. Qui sait, peut-être que samedi sera le grand jour ?

Avant de franchir la porte, Elio m'interpella :

— Maman aurait dû prendre plus souvent ta défense face à notre famille, mais aussi face à ce Bryan. Tout ce que tu as enduré, c'est... ce n'est pas normal.

Après un court silence, je quittai la pièce où régnait une odeur de tombe. Les derniers mots de mon frère m'avaient ébranlée.



Dans ma chambre, je lisais et relisais ces notes prises à la réunion de ce matin. Une dizaine de pages de dessins, de signes et de ratures s'étaient étalées sur les feuilles blanches. Je pris une bouchée de mon sandwich préparé par Bergamote qui s'était doutée que je ne resterais pas à table avec eux, ce soir. Alistair et elle n'étaient pas des colocataires envahissants et bavards. Une qualité que j'appréciais beaucoup chez eux. Cependant, je savais qu'ils attendraient le week-end pour me poser toutes sortes de questions sur ma semaine et plus particulièrement sur Yeraz Khan.

Je remontai mes lunettes puis commençai à essayer de deviner la signification de chaque symbole. Une tâche minutieuse qui allait s'ajouter à mes longues journées harassantes de travail. Mon compte rendu pour Camilia devait être prêt pour vendredi. Mon ressenti à cet instant était une impression de tomber dans un tourbillon obscur et sans fin.



Programmation des événements, recrutement du personnel de service de maison, agencement des tâches de comptabilité, gestion des nombreuses factures de la semaine, organisation des plannings...

Cela faisait quatre jours que je travaillais comme une esclave, qu'on me réveillait en pleine nuit, que je passais mes soirées à essayer de décortiquer ces fichues notes codées de la réunion de lundi, que Yeraz m'inondait d'appels et de mails à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Il voulait me voir craquer, il voulait me voir partir et Dieu sait que je le voulais aussi. Je déléguais certaines de mes missions à Timothy et Ashley, mais beaucoup restaient confidentielles, et donc à ma charge.

J'arrivai ce vendredi matin chez Yeraz après être passée récupérer ses affaires au pressing. C'était le jour de congé d'Ashley, je devais faire ce qu'elle faisait d'habitude en plus de mon travail.

— Ça a été ?

Timothy m'accueillit les bras chargés d'un immense bouquet de roses blanches et de gypsophiles. Je répondis tout en me dirigeant dans le séjour :

— Oui, j'ai attendu près de vingt minutes dehors que la personne arrive. Je suis en retard pour finir le budget avec le paysagiste.

Je déposai les affaires sur le canapé et sortis mon téléphone pour consulter les nouveaux mails de Yeraz.

— Qu'il me foute la paix, celui-là ! grommelai-je en tapotant sur les touches de mon portable.

Frappée par le silence de la pièce, je relevai mes yeux sur Timothy qui me regardait, la bouche de travers. Après quelques jours passés avec lui, je savais ce que cet air voulait dire.

— C'est vendredi, je t'en supplie, épargne-moi les changements de plan de dernière minute.

J'expirai. Je ne m'étais pas rendu compte que je retenais ma respiration. Mes mains agrippèrent la racine de mes cheveux mal coiffés et trop secs.

— Je suis désolé, Ronney. Ghita t'attend.

— Quoi ? Mais pour quoi faire ?

— Elle inaugure aujourd'hui une nouvelle boutique de lingerie. Ce bouquet est de la part de monsieur Khan.

Dans une main, il me flanqua les fleurs, puis dans l'autre, trois grands tubes en carton.

— Et ça, ce sont les plans du nouveau projet de BTP pour l'architecte.

J'inclinai ma tête sur le côté, l'air désespéré. Timothy souleva les épaules comme pour s'excuser.

— Tu m'appelles un chauffeur ?

— Il t'attend déjà devant.

Je remerciai Timothy d'un signe de tête et essayai de sourire sans réellement y arriver.

La berline longeait la forêt qui entourait Sheryl Valley, en contrebas. L'immense lac séparait cette cité en deux parties. Les eaux, d'un bleu profond, scintillaient au contact de la lumière du jour. D'ici, la ville à l'ambiance Far West encore endormie semblait si paisible.

Pourtant, sur les chaînes d'information du pays on parlait de ce lieu pour désigner son turbulent cœur populaire, où se multipliaient les excès en tout genre. Une ville réputée comme l'une des plus corrompues au monde. Les habitants cohabitaient depuis tellement longtemps avec la mafia et ces guerres entre quartiers qu'ils n'y prêtaient plus attention.

Le véhicule s'arrêta dans une allée, juste en retrait de la forêt, devant une fastueuse résidence victorienne où se mêlaient pierre de Jérusalem et bois clair. Pas trop excentré d'Asylum, ce quartier chic était parfait pour prendre de la hauteur et s'éloigner des tumultes de Sheryl Valley.



Une jeune femme à la peau bronzée m'ouvrit la porte et m'invita à entrer. Sa bouche souriait en dessinant gracieusement la mince ligne rouge de ses lèvres. Ses jolies pommettes rosies se creusèrent de deux petites fossettes.

— Salut, je suis Paige, l'assistante de Ghita. Tu dois être Ronney.

Je hochai la tête en lui tendant l'encombrant bouquet de fleurs.

— Je suis l'assistante de Yeraz.

Les pupilles de la jeune femme se rétrécirent. Son front se plissa et un petit air compatissant traversa son joli visage. Elle n'avait pas l'allure d'une assistante. D'ailleurs, moi non plus je ne ressemblais pas à une employée avec mon gros pull difforme et mon baggy trois fois trop grand. La jeune femme habillée d'un bustier blanc sans manches et moulant avec un short scandaleusement très court avait des jambes sans fin. Elle se déplaçait dans ses baskets blanches avec une aisance et un déhanché incroyables. Ses longs cheveux châtain foncé et brillants tombaient jusqu'au bas de son dos.

— Ghita se prépare en haut. Suis-moi.

— Je pensais juste vous apporter les fleurs puis repartir.

Il y avait dans mes gestes une tension que je n'arrivais pas à dissimuler. Paige se retourna en bas des escaliers, resta sans voix quelques secondes, puis déclara avec une tonalité exceptionnellement douce :

— Ronney, Ghita souhaite vous rencontrer. Vous serez amenée à croiser les sœurs K régulièrement. Autant faire les présentations maintenant.

Le couloir exposait des œuvres artistiques dans un décor psychédélique avec un mélange de Versace et de Louis Vuitton. Les pièces, plaisantes, confortables et épurées dans des tonalités de beige, offraient une généreuse perspective dans toute la propriété. Paige m'indiqua que celle-ci possédait aussi une piscine intérieure, une salle de fitness ainsi qu'un cinéma. J'avais l'impression de me trouver dans la quatrième dimension.

J'enlevai mes converses à l'entrée de la chambre. Le sol était recouvert d'une magnifique moquette épaisse de couleur crème qui donnait à la pièce une douce atmosphère. Au fond, un homme mince, de taille moyenne et une femme à la chevelure blonde, élancée, s'occupaient d'une jeune femme assise devant de grands miroirs. L'ambiance paraissait bon enfant à entendre les rires qui résonnaient au sein de ces murs.

— Ghita, elles sont de la part de Yeraz.



Lorsque la maîtresse des lieux se retourna pour faire face à son assistante, j'eus le souffle coupé. Elle était encore plus belle en vrai. J'étais devant une des femmes les plus connues au monde et que je n'aurais jamais pensé rencontrer un jour. Ses traits étaient d'une symétrie parfaite et ses grands yeux noirs en amande, soulignés d'un trait d'eye-liner, paraissaient sortir tout droit d'un film d'animation tant ils étaient éblouissants. La jeune femme toucha son abondante chevelure coiffée en arrière puis interrogea Paige du regard qui s'empessa de faire les présentations :

— Miss Ronney Jimenez, l'assistante de votre frère.

Ghita sourit, révélant une parfaite rangée de dents blanches.

— Heureuse de faire ta connaissance. Tu es du coin ?

L'homme et la femme continuaient de la coiffer et de la maquiller en se lançant des regards. Je savais que ça parlerait sur moi dès que je sortirais de la pièce.

— Oui, Bakery District, de l'autre côté du lac.

— Paige, amène une chaise à Ronney, elle ne va pas rester debout. Voici mes deux assistants, Adèle, ma maquilleuse et Adriano, mon coiffeur.

— Non, non, je dois y aller. Votre frère m'a donné un millier de choses à faire.

Je commençai à me sentir très mal à l'aise, pas à ma place ici. Mais avant que je puisse ajouter un mot de plus, j'étais assise sur un fauteuil à la couette moelleuse et rebondie.

— Je m'occupe de mon tordu de frère, ne t'inquiète pas. Aaliyah va bientôt arriver.

— Et Cyliane ? demanda Paige, debout à côté de moi.

— Je ne sais pas ce qu'elle fabrique. Elle est sûrement dans la forêt en train de parler avec un arbre, ou dans un cimetière à essayer de réveiller un mort.

Un homme, allongé sur le lit de la jeune femme un peu plus loin, éclata de rire, suivi de ses assistants qui étaient agglutinés autour de lui. Je n'avais pas fait attention à Hadriel en entrant dans la pièce. Le jeune homme me fit un petit signe de la main pour me saluer et détourna aussitôt son regard sur son téléphone. Il émanait de sa personne une parfaite assurance, une insolence déplaisante. Contrairement à son frère, Hadriel avait les cheveux légèrement plus longs et aucune barbe. Même sa silhouette paraissait moins imposante. Seule la couleur de leurs yeux était identique.

— Non, mais c'est vrai, dit Ghita avec un sourire renversant. Cyliane est tellement hors du temps ! Et dire que c'est la chouchoute de mes frères...

Elle avait prononcé ses dernières paroles lentement en observant Hadriel qui ne réagissait pas face à ce reproche non dissimulé. Au contraire, il souriait sans nous regarder. Ghita baissa ses yeux sur l'impressionnant bouquet qu'elle tenait dans ses mains et ajouta :

— Elles sont magnifiques. Peter est dans le bureau, en bas. Je vais l'appeler pour qu'il les mette dans un vase.

Paige tendit le téléphone à Ghita. Je n'avais aucune envie de voir ce Peter. Quelle excuse pouvais-je bien trouver pour partir d'ici avant qu'il débarque dans la chambre ? Et, bon sang ! Que faisait-il dans cette baraque ? C'était l'assistant de Camilia et non des sœurs Khan. Le temps que mon cerveau élabore un plan de fuite, l'homme frisant l'âge mûr était déjà là avec deux paires de chaussures dans les mains. Quand nos yeux se croisèrent, il m'examina de nouveau de la tête aux pieds avec mépris.

— Je pensais que Yeraz l'avait déjà virée, marmonna Peter sans me regarder.

Il posa les chaussures près de Ghita qui inclina le visage en fronçant les sourcils.

— Je ne veux pas de ça, Peter. Pas chez moi !

L'atmosphère dans la pièce se tendit subitement. Les joues cramoisies, je gigotai sur ma chaise en priant pour que cet homme ne fasse pas de scandale maintenant. Ulcéré, il prit le bouquet et protesta avec véhémence :

— Alors ça y est ? Ronney a pris la place de Peter dans ton cœur, ma chérie ? Je ne suis rien pour toi.

Il posa ensuite le bouquet sur la coiffeuse. Ghita leva les yeux au ciel avant de plonger son regard rempli de tendresse dans celui de son interlocuteur.

— Ne dis pas de bêtise. Tu as dégagé pour mon frère la meilleure des assistantes. Il n'y avait que toi pour la trouver.

Peter se tourna vers moi, les yeux plissés et la mâchoire serrée. Je baissai la tête et fixai mes chaussettes noires.

— Oui, j'ai trouvé Ronney dans un restaurant de nachos. Elle prenait tellement bien les commandes que je me suis dit : « Oh, Peter, cette fille est incroyable. Elle fera une assistante idéale. Il faudra juste faire abstraction de la ferraille qu'elle porte sur les dents et de ses lunettes immondes sans marque ! »

— Peter ! s'écria Paige, outrée.

Ghita, choquée par le comportement de l'assistant de sa mère, se leva brusquement, obligeant ses assistants muets à arrêter leur travail.

— Non ! Tu vas trop loin. Mais qu'est-ce que tu as depuis lundi ?

L'homme croisa les bras et me fixa avec un air accusateur.

— Je ne peux malheureusement pas vous le dire. Même moi, je n'y comprends rien.

Il tourna ensuite son visage avec une moue boudeuse.

— Ghita, nous avons fini, dit Adèle fière de son travail.

La jeune femme se recula un instant pour admirer le résultat sous la lumière du projecteur. À la contempler, je devinai que tout ceci faisait partie d'une routine rigoureuse et exigeante. Satisfaite, elle s'assit pour mettre des sandales aux talons vertigineux. Je ne pus retenir un soupir.

— Ne me dis pas que tu n'as jamais marché avec des talons hauts, Ronney ? demanda Ghita, amusée devant mon si grand ahurissement.

— Cent billets que la réponse est non ! cria son frère depuis le fond de la chambre.

— Ne t'inquiète pas Hadriel, personne ne te contredira là-dessus, grommela Peter d'un ton aigre en se massant les tempes avec ses pouces.

Tous les yeux, arrondis comme des billes, se tournèrent vers moi. Je remontai mes lunettes et murmurai :

— Je n'ai jamais porté de talons de ma vie. C'est inconcevable pour moi d'en mettre un jour.

Mes aveux ne parurent étonner personne, sauf Ghita.

— Comment ça, c'est inconcevable ?

Étonné par la question, Peter répliqua vivement en écartant les bras de son corps :

— Non, mais tu l'as bien regardée ? Enfin ! Elle n'a aucune grâce. Ne me dis pas que tu la vois sur des échasses ?

— Tu es nul, Peter, pesta Paige.

Piquée au vif, je baissai de nouveau les yeux vers le sol. Ghita s'accroupit près de moi et releva mon visage avec sa main qui sentait bon la crème.

— Tu as raison. Je préfère moi aussi porter des baskets ou des converses. Tout ça, c'est superficiel.